

Jun-FIGARO ILLUSTRÉ-1908

# LES FASTES DE SAINT-CYR

1808 - 1908

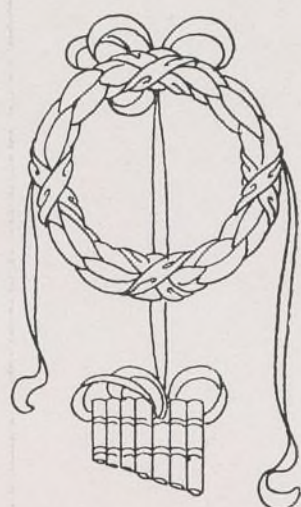


Ayuntamiento de Madrid





L'INSTRUMENT DE MUSIQUE  
LE PLUS MERVEILLEUX DU MONDE



# Le Concertal Mustel

PERMET A CHACUN, SANS AUCUNE CONNAISSANCE PRATIQUE, DE :

**JOUER** comme les plus grands virtuoses

**INTERPRÉTER** d'après soi

**EXPRIMER** suivant son tempérament propre avec toutes finesses d'expression et

**ORCHESTRER** suivant la Partition originale ou son goût personnel.

INVENTÉ & CONSTRUIT PAR LES  
ORGANIER D'ART .....

..... **MUSTEL**

PARIS — 46, Rue de Douai ..

AUDITIONS tous les jours de 4 à 6 heures SALLE MUSTEL

Ayuntamiento de Madrid





## Les Chroniques du Mois

### FÊTES DE CHARITÉ

Du trottoir où elle marchait, rapide et souple, elle m'avait souri et, du bout de ses petits doigts gantés de suède blanc, m'envoyait un bonjour familial qui semblait dire : « Venez donc... » Je traversai la chaussée, et courus à elle.

— Ça va, ce matin ?

— Ça n'allait déjà pas mal, répondis-je ; et ça va maintenant mieux encore...

— Homme galant ! un peu de footing, tous les deux ?

— Avec joie, madame.

Elle était délicieusement habillée d'une jupe courte à carreaux marrons sur fond blanc, et d'une jaquette ouverte sur un corsage d'Irlande où deux grosses roses étaient piquées. De solides bottines de cuir brun la chaussaient ; coiffure : l'ample chapeau fleuri qu'elles ont toutes, et qui, s'il est gênant au théâtre, heureusement n'obstrue pas trop, au Bois de Boulogne, la vue des choses.

Et nous allions, d'un pas allègre et rythmé, dans l'air frais, qu'embaumait une senteur éparse d'acacias. L'auto, derrière nous, rasait silencieusement le trottoir de l'allée.

— Nous revoici, lui dis-je, sur le champ de bataille où nous vous acclamions, il y a quinze jours.

— Oui, ma foi. Elle a été charmante, cette Fête des fleurs.

— Une Fête des fleurs est toujours charmante quand on y est soi-même très fêtée, et vraiment vous méritiez bien ce succès-là. Votre auto, toute en œillets roses et en roses rouges...

Elle se mit à rire :

— Il faut bien faire quelque chose pour les « Victimes du Devoir », fit-elle ; et c'est en leur honneur que la fête se donnait...

— Avouez, en effet, lui dis-je, que sans les infortunes diverses dont est pleine une ville comme celle-ci, beaucoup d'occasions de briller et de s'amuser manqueraient aux femmes.

Ma compagne était devenue soudain sérieuse, et réfléchissait ; puis, après quelques secondes de recueillement :

— Mon cher, vous faites là, en badinant, une remarque qui m'est venue bien souvent à l'esprit. Oui, vraiment, on n'imagine pas de combien de divertissements les misères de l'humanité sont la source ; et, quant à moi, je puis dire que ces misères-là occupent, huit mois sur douze, une partie de mon temps. Elles font mieux que remplir ma vie ; elles contribuent à la charmer ; elles l'embellissent... En vérité, mon cher, je considère comme un homme de génie à qui devrait être érigé depuis longtemps une statue, celui qui, le premier, conçut l'idée du spectacle, du concert, de l'exposition, de la fête à bénéfice ; de la fête où celui qui a de l'argent paie très cher sa place au profit de celui qui n'en a pas ; grâce à quoi l'aumône devient facile, puisque c'est en prenant du plaisir qu'on la fait.

» Serions-nous aussi généreux si certaines façons joyeuses et amusantes de l'être n'existaient pas ? Peut-être. Mais enfin, mieux vaut faire le bien dans l'amusement et dans la joie que dans la tristesse ; et pour ceux qu'on secourt... mon Dieu, c'est une garantie de plus.

— Vous êtes gentille...

— Ainsi tenez : il y a, à Paris, une quantité considérable de bonnes œuvres auxquelles je n'ai guère le temps de penser. Eh ! bien, ces œuvres sont l'occasion de ventes de charité organisées avec élégance, en de somptueux décors mondains... En presque chacune d'elles un comptoir de vendeuse m'est réservé. Je l'occupe avec joie, bien qu'il m'en coûte, chaque fois, une toilette ; et je coopère, en m'amusant beaucoup, à une bonne action.

— Et j'y coopère aussi, madame, puisque c'est pour moi quelquefois un prétexte à vous faire visite...

— Et à me payer deux louis — au profit des pauvres — un cigare dont je ne saurais même pas vous garantir la qualité. Je prends part, de même, deux ou trois fois par hiver, comme vendeuse de programmes, ou simple spectatrice, à des représentations très belles dont l'objet est de mettre un peu d'argent dans la caisse, pauvrement garnie, d'une association, d'une maison de retraite, d'un hospice d'artistes, — ou de sauver du dénuement quelque vieille célébrité théâtrale effondrée ; et

s'il n'y avait pas à Paris des artistes italiens à secourir, je n'aurais probablement jamais de ma vie entendu chanter Bonci !

» C'est comme la Croix-Rouge... Je ne sais pas si vous avez jamais pensé, vous, à aider l'œuvre de la Croix-Rouge ? Moi je n'y pensais guère, et j'avais tort. Une femme de cœur — et d'esprit — a eu l'idée, pour m'y décider, d'ouvrir chez Petit l'Exposition prodigieuse des Cent Pastels ; et j'y ai couru ; et j'y suis retournée dix fois ; et voilà encore une bonne action réalisée dans le plaisir...

— Et un plaisir dû à l'infortune des hommes !

— Il est certain, dit mon amie, que s'il n'y avait jamais eu de blessés à secourir sur les champs de bataille, il n'y aurait pas de Croix-Rouge et que s'il n'y avait pas de Croix-Rouge, je connaîtrais quelques exquises Latour de moins ; et que j'ignorerais Perronneau.

— Les horreurs de la guerre ne vous valent-elles pas aussi le plaisir d'avoir, il y a quelques semaines, applaudi Chaliapine pour la première fois ?

— C'est vrai, fit en riant mon amie. J'oubliais le « gala du Maroc », où je vous ai aperçu. Encore dix louis que je ne regrette pas, mon cher. Quelle affreuse chose que la guerre ! et quelle belle chose que la musique russe ! Et l'italienne, donc ! si savoureuse, quoique démodée un peu ! Car enfin je n'oublie pas cet autre « bénéfice » qui me procura, voilà quinze jours, la divine joie d'entendre chanter Caruso. Qui est-ce donc que je secourais, ce jour-là ? attendez donc... je ne sais plus...

Nous étions arrivés, en marchant, à la hauteur de la porte d'Armenonville, et ma compagne de promenade était remontée en voiture. Une pauvre s'avança, tenant un petit bouquet. Mon amie prit le bouquet, mit dix francs dans la main de la mendiante, qui ne comprenait pas ; puis, tirant à elle sa portière, et avec un « au revoir » gentil comme le bonjour de tout à l'heure :

— Il faut être reconnaissant, dit-elle. C'est tout le temps à cause des pauvres qu'on s'amuse...

Et l'auto fila dans la poussière.

PIERRE OU PAUL



## Les Grandes Collections

BRODERIES ET DENTELLES ♦♦♦♦♦♦♦♦  
A TRAVERS CINQ SIÈCLES D'HIS-  
TOIRE ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦ LA COLLECTION  
DE M. ALFRED LESCURE (\*) ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Dans un large décor, la lumière s'irradie doucement sur des vitrines où brillent avec discrétion



Venise à grands rinceaux, travail italien (XVII<sup>e</sup> siècle)

des ors anciens, des portraits du temps groupés avec un art savant parmi les délicatesses des dentelles, les somptuosités des vieilles broderies ; le tout dans une exquise harmonie, de cette harmonie dont est faite la beauté de tant de vieilles choses tout imprégnées des parfums du passé. C'est une des originalités de la collection Lescure que de grouper ainsi autour de la dentelle tout ce qui pouvait s'en rapprocher, la rehausser, la parer et lui donner une note d'art encore plus vive, excluant à jamais la monotonie.

Et il nous faut bénir l'initiative privée, aujourd'hui résumée dans l'inlassable labeur d'un maître dentellier qui sauve de l'oubli et de la dispersion tant de pièces rares, tant de chefs-d'œuvre légués par le passé pour l'éducation de l'avenir. Si la dentelle, à travers les siècles, n'a pas suivi son évolution normale, si des points se sont perdus, si des genres ont disparu, la faute n'en incombe-t-elle pas un peu aux musées qui ne se préoccupaient guère d'en recueillir les fragiles fragments, dédaigneux de l'art charmant de la dentelle et de la broderie, ou ne lui ménageant qu'une place étroite à côté de ce qu'on appelle le grand art ?

Bruxelles réagit cependant contre ces tendances fâcheuses grâce au zèle infatigable de M. van Overloop ; Lyon profite de louables efforts, efforts malheureusement limités par les règlements officiels qui les enserrent ; Cluny et le Musée des Arts Décoratifs, qui possèdent également des pièces remarquables ont trop considéré la dentelle comme un art à côté et n'ont pas constitué la section importante qu'elle comportait. C'est donc une manifestation unique qu'il nous est donné d'admirer aujourd'hui. Nulle collection, en effet, ne nous permettait jusqu'à ce jour de trouver réunie comme une histoire de la broderie et de la dentelle depuis ses lointaines origines jusqu'aux plus modernes élégances.

Voici Malte et les insignes de ses chevaliers : une lourde étoile de passementerie sombre mélangée d'or et enrichie de médaillons brodés : croix de Malte, têtes de Christ, suaires, aiguïères, composition représentant le Baiser de Judas, etc., etc. ; puis un coffret de bois amarante, qui porte en lui-même son certificat d'antiquité, avec ses quatre panneaux comme incrustés d'une merveilleuse broderie de soie aux personnages symbolisant les quatre parties du monde.

L'art religieux triomphe pendant la Renaissance : tapisseries et broderies anciennes enfermées

dans de précieux reliquaires : l'adoration des mages se détachant sur un fond broché d'or ; tête de saint Jean-Baptiste à l'expression naïvement douloureuse ; chasubles filetées d'or avec mélange de broderies aux tons éteints ; mitres étincelantes et d'une richesse quasi-byzantine. Un manteau de vierge brodé d'or et lamé de couleurs vives avec cannetilles et paillettes rappelle les rutilances des madones espagnoles. Des reliquaires de paille métallisée enfermés dans des cadres anciens jettent sur l'ensemble une note assombrie.

Comme pour éviter tout semblant de monotonie, aux dentelles blanches ou ternies par les siècles, la vie semble être donnée par ces estampes, ces gravures avant la lettre qui forment, au milieu de cette collection, une sorte de liaison, comme le récitatif d'une pièce d'ombres, comme les vieilles gravures d'une édition rare.

Au milieu des dentelles Louis XIII, des guipures italiennes au fuseau de l'époque, apparaît un portrait de Louis XIII enfant, au grand col endentellé ; un voile de calice d'une incomparable beauté, une grande broderie, le Massacre des



Rabat d'Angleterre, travail flamand (époque Louis XV)

Innocents, alternent avec des portraits anciens : un « Chevalier de Malthe », Frédéric, roi de Bohême, Philippe II d'Espagne au centre d'un reliquaire cerclé d'acier dont les reflets sombres semblent vouloir s'harmoniser avec la figure qu'il garde dans l'histoire.

C'est l'époque des Venise sur toile, des broderies à fils tirés, des tapisseries de l'époque aux personnages primitifs. Puis on avance dans l'histoire et la grande image de Colbert domine les points de France, les points de Venise représentés en de nombreuses vitrines par des pièces incomparables. Tour à tour souriants ou hautains, voici la duchesse de Nemours entourée d'aubes de point de France et Henri Oswald, cardinal d'Auvergne dont la place était tout indiquée dans cette collection.

Une vitrine entière est consacrée aux Alençons rehaussés de points à la rose dans des médaillons

anciens, de fleurs détachées en relief, fushia d'Alençon enfermés en des reliquaires ; plus loin, c'est un col de Venise de Burano, pièce unique ayant appartenu au maréchal duc de Grammont, que nous retrouvons exactement reproduit dans un portrait du maréchal portant fièrement ce col sur sa cuirasse. Ne sommes-nous pas à l'époque de la guerre en dentelles ?

Pimpantes, légères, comme précieusement ciselées sont les barbes Louis XV, en Angleterre, Valenciennes, Alençon qui garnissent une des grandes vitrines ; à les admirer, il nous vient un regret, c'est qu'elles ne puissent être plus nombreuses encore, la place leur étant limitée. De Louis XVI, je retiens une chasuble brodée magnifiquement de larges bouquets de fleurs et de petites plumes de paon toutes scintillantes de paillettes de nacre aux tons irisés. Puis, c'est l'Empire, avec une dentelle aux armes impériales encadrant un portrait de Napoléon et plusieurs pièces historiques.

Il me faudrait un volume pour décrire les multiples vitrines enfermant d'inappréciables chefs-d'œuvres : cols et collerettes, rabats, mouchoirs brodés et blasonnés datant de la Restauration. Parmi eux, j'en retiens un au passage, tant il est d'actualité : c'est un mouchoir brodé en 1820 et reproduisant de minuscules personnages jouant au diabolito !...

Il me faut faire une place à part aux habits de cour, les uns brodés au passé dans des nuances tout à la fois harmonieuses et vives, les autres tout alourdis de broderies d'or. Vous citerai-je un habit de velours antique bleu sombre glacé et bleu acier brodé de fleurs mélangées, un autre de brocart cuivre avec fleurs de velours ciselé, d'autres encore en faille grenat brodée au passé de fleurs ton sur ton, en velours amarante rebrodé de grandes fleurs d'or au cœur de brillant ?

Devant une telle manifestation, unique en l'histoire de la dentelle, nous ne pouvons que regretter que la collection Alfred Lescure ne nous soit pas apparue absolument au complet. Devons-nous regretter aussi de la voir quitter Paris pour Issoire en Auvergne, où les amateurs et les dilettantes seront obligés d'aller la chercher ? Oui, si nous n'écoutons que nos instincts de Parisiens jaloux de garder pour leur ville tout ce qui peut en augmenter la richesse artistique ; non, si nous n'écoutons que l'intérêt de la dentelle en elle-même, qui se trouvera ainsi posséder, en plein centre de fabrication, un répertoire vivant de toutes les merveilles passées. L'école dentellière, la Gergovia, s'est donné comme programme de ressusciter les anciens points en les modernisant, elle trouvera dans ce monument constitué par cinq siècles d'histoire, une source permanente des plus belles inspirations.

LAURENCE DE LAPRADE



Volant fils tirés sur linon (Dessin de Bérain, travail français à l'aiguille)

(\*) Cette collection est exposée, en partie, à l'Hôtel des Modes et est destinée au Musée dentellier de l'école Gergovia (fondation Lescure), Issoire (Puy-de-Dôme).





## LES FASTES DE SAINT-CYR (1808-1908)

Le 1<sup>er</sup> juillet 1808, en exécution d'un décret rendu le 24 mars de la même année par Napoléon, cinq cents jeunes gens appartenant à l'ancienne École de Fontainebleau, allèrent s'installer en l'Abbaye de Saint-Cyr.

On était à l'époque des grandes prouesses guerrières, des marches parfois aventureuses qui avaient Madrid ou Moscou pour aboutissement. Une fièvre de gloire doublait les énergies. Et pour conduire devant Saragosse, dans les plaines de Deutsch-Wagram, au pied du monticule portant Bautzen, les conscrits arrachés à la charrue, les citadins sortis des ateliers, les bourgeois enrôlés, soldats de la veille, héros du lendemain, Napoléon demandait des Guides à l'École spéciale militaire.

Des centaines tombèrent, face à l'ennemi. La gloire acquise par quelques-uns assure l'immortalité à leurs noms. Les autres n'ont, sur la terre étrangère et plus particulièrement dans les plaines de la Saxe,

qu'une pierre marquant l'endroit qui reçut leurs dépouilles.

A ces éphèbes aux fronts parés, dans la vie et dans la mort, du laurier accordé aux braves, c'est rendre un juste hommage que de faire, à l'occasion du centenaire de Saint-Cyr un pèlerinage dans les annales du *Premier Bataillon de France*.

### L'ANCIEN SAINT-CYR

a été décrit en 1797 par un gentilhomme du pays basque : « D'un lieu assés boysé nous descendons au vallon ouvert entre deux coteaux fort peu élevés et moult cultivez. Le vyillage qu'un moyne nous assura avoir pour nom Saint Cire, loge des laboureurs en des maysons rangées sur les bordures du chemin. La quantyté va à centayne de logys et deux églyses qui apparaisent monacales. Suyvant le grand chemin de Chartre, on reprens le couvert du boys pour arriver assez rapidement en la ville de Verzaille. »

C'est dans ce lieu que l'architecte Mansard devait jeter les fondations d'un établissement scolaire et religieux. Par bon plaisir, Louis XIV achetait là, le 21 février 1684, au sieur Saint-Brisson, un enclos aux dépendances sans cesse augmentées jusqu'en 1778. Le roi mettait au service de l'architecte trois mille soldats qui construisaient vite. Il payait, matériaux et travaux, quatorze cent mille livres. Il accordait quarante mille livres de pension à une femme digne et docte qui pourrait diriger l'éducation et la discipline d'une importante collectivité, — à Françoise d'Aubigné, veuve du poète Scarron, devenue M<sup>me</sup> de Maintenon.

Les décrets de fondation sont intéressants :

« Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre à tous présents et à venir, Salut. Comme



Glaive des Éléves  
de l'École de Mars  
(Musée Carnavalet)

La documentation de ce travail, publié à l'occasion du centenaire de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, a été tirée : 1<sup>o</sup> des *Archives de la Guerre* — Papiers Préval, École spéciale militaire, cartons 0-13 et E-1. Dossiers administratifs. Registres de l'École ; 2<sup>o</sup> des *Archives Nationales* : Registres L.L. 1597-1598. Collection 0<sup>2</sup>. Notes et décrets de Napoléon. Notes copiées en Silésie ; 3<sup>o</sup> des ouvrages imprimés de Titeux, Pesch. *Annuaire de la Saint-Cyrienne*, etc. Les illustrations ont été exécutées d'après des estampes et des originaux de la Bibliothèque Nationale, du Musée de Versailles et du Musée Carnavalet ; les portraits des généraux ayant commandé l'École d'après les peintures de la Salle d'Honneur, à Saint-Cyr. D'autres documents ont été communiqués aux éditeurs par M. René Thorel et différents amateurs et collectionneurs.

\*\*





Portraits de M<sup>me</sup> de Maintenon et de sa nièce  
par F. ELLE (Musée de Versailles)  
(Au fond, on aperçoit l'École de Saint-Cyr)

nous ne pouvons assez témoigner la satisfaction qui nous reste de la valeur et du zèle que la Noblesse de notre Royaume a fait paraître dans toutes les occasions en secondant les desseins que nous avons formez et que nous avons si heureusement exécutés avec l'assistance Divine pour la grandeur de Notre État et pour la gloire de nos armes, la paix que nous avons si solidement affermie nous ayant mis en état de pouvoir étendre nos soins jusques dans l'avenir et de jeter des fondemens de la Grandeur et de la Félicité durable de cette Monarchie, nous avons établi plusieurs compagnies dans nos places frontières où sous la conduite de divers officiers de guerre d'un mérite éprouvé, nous faisons élever un grand nombre de jeunes gentilshommes pour continuer en eux les semences de courage et d'honneur que leur donne la naissance pour les former par une exacte et sévère discipline aux exercices militaires et les rendre capables de soutenir à leur tour la réputation du nom français. Et parce que nous avons estimé qu'il n'était pas moins juste et moins utile de pourvoir à l'Éducation des Demoiselles d'extraction noble, surtout pour celles dont les pères étant morts dans le service ou s'étant épuisés par les dépenses qu'il y auraient faites se trouveraient hors d'état de leur donner les secours nécessaires pour les faire bien élever : Après l'épreuve qui a été faite par nos ordres pendant quelque années des moyens plus propres pour y réussir, nous avons résolu de fonder et établir une Maison et communauté où un nombre considérable de jeunes filles issues de familles nobles et particulièrement de pères morts dans le service ou qui y seraient actuellement, soient entretenues gratuitement et élevées dans les principes d'une véritable et solide piété et reçoivent toutes les instructions qui peuvent convenir à leur naissance et à leur sexe suivant l'état auquel il plaira à Dieu les appeler, en sorte qu'après avoir été

élevées dans cette communauté, celles qui en sortiront puissent porter dans toutes les provinces de notre Royaume des exemples de modestie et de vertu, et contribuer soit au bonheur des familles où elles pourront entrer par mariage, soit à l'édification des maisons religieuses où elles voudront se conserver entièrement à Dieu. Auquel effet nous avons fait acquérir, construire et meubler de nos deniers la Maison de Saint-Cir, située près de notre château de Versailles, et il ne reste plus qu'à déclarer nos intentions tant pour les fonds que pour les réglemens nécessaires pour l'entière exécution d'un établissement si utile et si avantageux.

» Sçavoir : Nous avons formé, érigé et établi, fondons, érigeons et établissons à perpétuité par ces Présentes signées de notre main, en ladite maison de Saint-Cir, une communauté qui sera composée de trente-six dames professes, deux cent cinquante demoiselles d'extraction noble et vingt-quatre sœurs converses pour y être reçues et vivre suivant les règles et constitutions qui lui seront données par notre amé et féal conseiller ordinaire, l'évêque de Chartres dans le Diocèse et sous l'autorité duquel et de ses successeurs, sera et demeurera ladite maison, pour tout ce qui dépend de la visite, correction et juridiction épiscopale. »

Madame de Maintenon devait régner là, en vertu d'un Brevet ainsi rédigé :

« Aujourd'hui, quinzième du mois de juin 1686, le Roy étant à Versailles, mettant en considération que la Maison et communauté de Saint-Cir que Sa Majesté a fondée et érigée par ses lettres patentes du présent mois de juin, étant formée par les soins et sous la conduite de la Dame de Maintenon qui en a jetté les premiers fondemens, elle ne



#### ÉTABLISSEMENT DE L'ÉCOLE ROYALE MILITAIRE.

LOUIS LE BIEN AIMÉ porte ses regards sur ces Familles nobles et indigentes, qui pour ses Prédécesseurs avoient acquis par leurs services des droits incontestables à la reconnaissance. LOUIS les arrache à leur calamité, il en devient le Père. Cinq cent Gentilshommes sont élevés par ses soins, et sous ses yeux. Une Noble Éducation leur est donnée, on s'occupe même leur Fortune. LOUIS les remet dans leur place, l'Humanité et la plus tendre Affection de notre MONARQUE pour cette Noblesse Française, les attire et les engage à les visiter le 12 Août 1760. Tels sont les objets, qu'on a voulu dépeindre dans ce Médaillon.

Les Éléves de l'École rangés en bataille exécutent le manège des Armes au son de la Caisse, en présence de SA MAJESTÉ. On découvre dans le lointain les Bâtimens actuels de cet Établissement Royal.

L'Ovale est surmonté des Armes de France. Dans la partie droite, on aperçoit un Globe terrestre, un Plan de Fortification, un Crayon, une Bride garnie de ses mors, le tout entrelacé de feuilles de Chêne. À la gauche, on voit représenté un petit Mortier, un Canon, un Fusil, sa Bayonnette, une Épée et des feuilles de Laurier.

Gravure de Saint-Aubin

publiée à l'occasion de l'établissement de l'École Royale Militaire (1760)

(Musée Carnavalet)



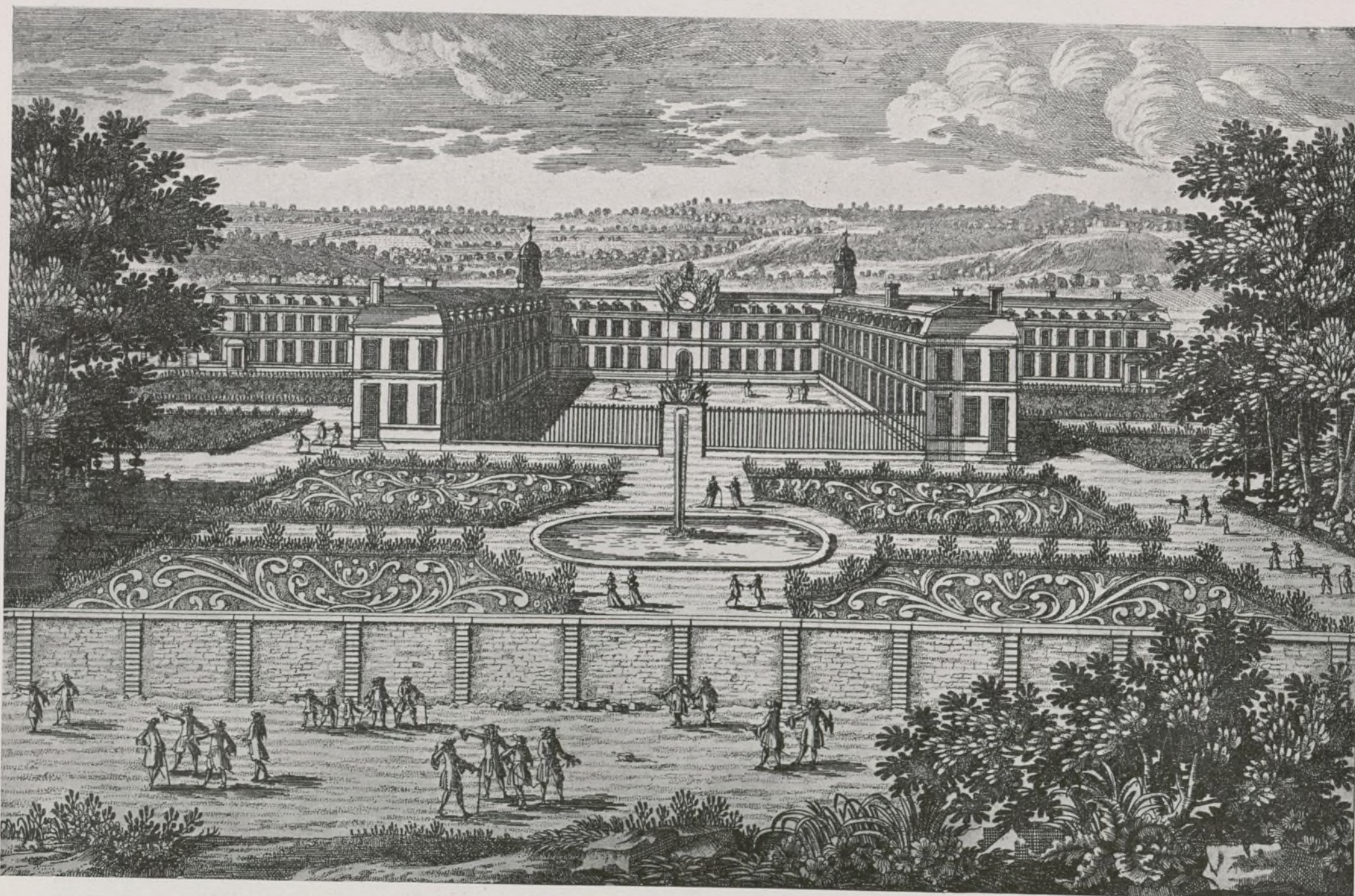
peut-être solidement établie et maintenue dans l'ordre et discipline qui y est nécessaire, pour l'exécution des intentions de Sa Majesté et du bien qu'elle veut prouver aux jeunes demoiselles qui y sont élevées et instruites, que par l'application, la direction et l'autorité de la Dame de Maintenon, Sa Majesté a accordé et accorde, veut et entend que la Dame de Maintenon ait la jouissance, sa vie durant, de l'appartement que Sa Majesté a fait construire en ladite maison pour le logement de ladite Dame, qu'elle y puisse entrer toutesfois et quantes qu'elle le souhaitera et y demeurer tant qu'il lui plaira avec tel nombre de personnes dont elle voudra se faire accompagner. Veut en outre, Sa Majesté, que pour faire observer exactement la fondation et les réglemens, ladite Dame jouisse dans ladite maison et communauté de toutes prééminences, honneurs, prérogatives et de toute autorité et

## HISTORIQUE DES ÉCOLES MILITAIRES

L'existence d'une nation n'est garantie que par la puissance et la perfection de ses moyens de défense. Quand le formidable appareil de la guerre devint scientifique, quand les canons et les fusils entrèrent en ligne, quand la poudre joua un rôle important, le travail des rois porta plus particulièrement sur les organisations militaires. Le souci de donner aux miliciens des « sergents d'armes » instruits devint la base des nouvelles stratégies.

L'origine des Écoles Militaires remonte donc à l'époque de l'organisation rationnelle des Armées.

Henri IV décide, en 1607, que les professeurs du collège de La Flèche lui formeront des élèves-officiers. Richelieu organise, en 1536, l'Académie Royale militaire. Louvois peut renchérir en ouvrant l'Académie des Exercices



Vue et perspective de la maison des Dames de Saint-Cyr du côté du jardin  
Dessiné et gravé par Aveline (XVIII<sup>e</sup> siècle)

direction nécessaires et telles qui peuvent appartenir à un fondateur.... »

M<sup>me</sup> de Maintenon, qui consacrait tout son temps aux orphelinats, put réunir ses protégées et celles du roi en septembre 1686 dans une vaste maison : deux corps de bâtiments, chacun étant carré, bordés de jardins, avec addition d'une chapelle et du pavillon réservé à la Directrice.

Louis XIV visita plusieurs fois la maison dite de Saint-Louis et y entendit des voix juvéniles déclamer les vers de Corneille et de Racine. Louis XV et Louis XVI accordèrent leur protection à l'asile des « gentes demoiselles ». Mais la Révolution bouleversa l'ordre des anciennes coutumes ; un ministre fit évacuer le logis qui avait abrité Élisabeth Bonaparte. M<sup>me</sup> D'Orman, supérieure, en sortit la dernière, le 1<sup>er</sup> mai 1793.

Un hôpital fut installé à Saint-Cyr en novembre 1794 ; une annexe des Invalides en 1798 ; enfin, un Prytanée militaire au mois de mars 1800. Ces destinations nouvelles ont forcément modifié l'aspect primitif des bâtiments, tel qu'il nous est montré par les estampes du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle. La chapelle seule est restée à peu près intacte. Partout ailleurs une sévérité toute militaire succède à la grâce d'autrefois.

de Guerre. Et des compagnies de Cadets, véritables pépinières d'officiers, sont entretenues dans les régiments.

Par édit du 13 janvier 1751, Louis XV fondait à Grenelle l'École Militaire, ouverte à 500 gentilshommes. De cette maison, qui abrita Napoléon, Marmontel devait écrire :

Je consacre mes chants à ce temple des Arts,  
Le cirque de la Gloire et l'École de Mars,  
Où des nobles Français, la jeunesse élevée  
Sous les yeux de son Roy, va fleurir cultivée...

L'École de Cavalerie de Saumur est organisée en 1748 ; l'École du Génie de Mézières en 1771 ; l'École d'Enfants de Troupe de Popincourt en 1772. Brienne était Collège préparatoire.

Mais en 1788 l'École militaire devient caserne. Au début de la Révolution, les autres établissements d'instruction militaire seront désaffectés. On n'enseigne plus la tactique. L'héroïsme s'apprend à Jemmapes, à Valmy. Cependant, et à titre exceptionnel, le camp des Sablons, situé dans le quartier des Ternes, devint École de Mars en 1794.

Alors, le recrutement des officiers s'organisait sur les



champs de bataille. L'avancement de celui qui va au feu étonne par sa rapidité ; les généraux de vingt-deux ans apparaissent.

Toutefois, le Consulat établi, Bonaparte voulut aviver dans l'armée l'esprit militaire, premier facteur de la victoire. Il connaissait, sans doute, ces exemples que nous retrouvons une trentaine d'années plus tard, le 4 mai 1830, sous la plume de M. de Gondreville :

« Les hommes qui ont brillé à la guerre ont dû leurs succès plus encore à la confiance qu'ils inspiraient qu'à la profondeur ou à la hardiesse de leurs plans. Ce qu'il y a de plus difficile à faire dans cette carrière, ce sont les premiers pas ; une victoire appelle une victoire ; c'est à l'armée surtout, que la foi sauve.

» La Grèce ancienne présentait un théâtre où toutes les vanités étaient excitées à un haut degré ; cette rivalité des petits peuples qui l'habitaient était favorable au développement de l'esprit militaire, leurs guerres étaient des guerres intestines et en avaient toute l'animosité ; d'un autre côté, les armées étaient assez peu nombreuses pour que chacun des individus qui les composaient pût espérer, en se distinguant, d'arriver à la célébrité. Lorsque l'indépendance de la Grèce fut menacée par un ennemi extérieur, l'amour de la patrie et de la liberté contribua sûrement avec puissance à la défense commune ; néanmoins, on doit croire que cette rivalité de gloire indiquée plus haut, fut aussi l'un des principaux véhicules qui produisirent les actions héroïques que l'histoire a consacrées.

» Les institutions de Sparte étaient purement militaires ; elles produisirent leur effet ; Sparte obtint la prépondérance dans la Grèce. Les Athéniens et les Spartiates habitaient le même pays, et la nature n'avait point mis entre eux une grande dissemblance ; les institutions dont ils furent dotés respectivement leur préparèrent une destinée différente.

» L'esprit militaire des Grecs fut relevé par Alexandre ; il sut s'emparer de l'imagination mobile de ce peuple qui ne pouvait qu'être frappé de la grandeur de son entreprise. A l'époque dont il est question, le courage personnel d'un chef avait une plus grande importance que de nos jours ; aussi Alexandre se conduisait-il à la tête de ses troupes comme un brave colonel de cavalerie du XIX<sup>e</sup> siècle. Il y avait pour cela un motif important, car tout ou presque tout se décidait alors par le



*Les Elèves de l'Ecole de Mars à la Fête des Victoires*  
(Estampe de Girardet)

» Lorsqu'on traite une question militaire, on ne peut se dispenser des Romains. Ce peuple, composé d'abord d'une poignée de brigands et placé dans l'alternative de disparaître du sol dont il s'était emparé ou de le défendre chaque jour les armes à la main, tira de cette position des institutions essentiellement militaires. La première nécessité pour lui fut de résister à ses voisins ; et dès lors, chaque citoyen devint soldat. Les chefs que la République se donna furent avant tout généraux d'armées et la guerre fut regardée comme un état de choses permanent et naturel. La force de ces institutions triompha des obstacles ; les peuples contre lesquels Rome combattit furent presque tous inférieurs aux Romains dans la science militaire ; mais surtout ils n'avaient point au même degré cet esprit qui fait vaincre. Chaque victoire de Rome enfla son orgueil et lui donna cette confiance en elle-même qui devint le germe de nouveaux triomphes.

» Après la chute de l'Empire Romain et l'établissement du Christianisme, on voit surgir un nouvel ordre d'idées et l'esprit militaire se retrempe à des sources nouvelles ; ces sources furent le fanatisme religieux que les anciens ne connurent presque point et l'enthousiasme chevaleresque qui fut un effort vers le bien, au milieu des maux de toutes espèces.

» Ce qu'on aperçoit dans cette longue période qu'on appelle le Moyen Age, c'est que l'esprit militaire y joue un rôle rela-

tivement plus important qu'à aucune autre époque. Les institutions de la féodalité n'avaient qu'un but : la mise en action des forces militaires ; une seule pensée semble y dominer : la nécessité d'attaquer ou de se défendre. L'art de la guerre était d'ailleurs peu compliqué ; les armées se levaient à la hâte et s'organisaient de même ; le courage individuel, le feu sacré enfin, présidaient presque seuls au destin des batailles.

» Voilà pourquoi des hommes qui n'avaient pas commandé



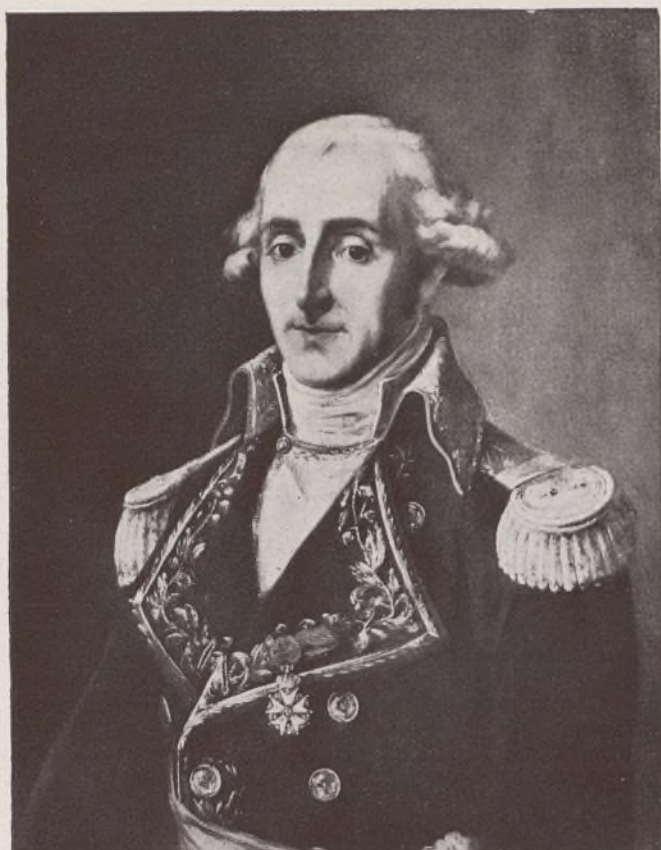
*Fête militaire exécutée au Champ de Mars par les Elèves de l'Ecole de Mars, le 30 vendémiaire, an III*





LE GÉNÉRAL BARON BELLAVENE  
Premier Commandant de l'École de Saint-Cyr (1803-1812)  
(Tableau de Morland)





LE GÉNÉRAL MEUNIER  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1812 à 1814  
*Par Delaunay*

ou qui n'avaient eu sous leurs ordres qu'une poignée de soldats s'élevaient par leur seul courage à une grande réputation ; chacun avait à peu près la routine du métier ; et le bon sens, non la science, faisait les généraux. Duguesclin ne savait pas lire, mais cet homme de fer était doué d'une valeur indomptable, et cette valeur sauva la France.

» Ces temps obscurs, sous le

rapport des sciences et des arts, n'eurent quelque éclat que par l'esprit militaire. La célébrité ne s'obtenait en général que sur un champ de bataille ; et à l'exception de quelques ecclésiastiques qui surgissaient dans les cours, il fallait être guerrier pour être quelque chose.

» L'Europe, au temps de Louis XIV fut encore très militaire ; mais déjà, de grandes modifications se font remarquer dans le principe qui constitue la force des armées ; d'autres gloires, rivales de la gloire militaire s'élevaient ; et il fallut avoir recours à de nouveaux stimulants pour compenser la perte de cette supériorité exclusive que le développement de la civilisation lui avait fait perdre.

» De là, la création en France, de grades multipliés, l'organisation plus régulière des corps armés et l'institution d'un ordre : celui de Saint-Louis, destiné uniquement à récompenser les services rendus à l'armée.

» L'emploi de ces moyens eut d'autant plus d'efficacité que le pouvoir royal ayant grandi, et annulé tous les autres, les récompenses qui en émanaient avaient une prise infinie dans l'opinion.

» Dans les temps qui suivirent, le principe monarchique s'affaiblit et d'un autre côté, la civilisation devenant plus générale, de nombreuses carrières continuèrent à s'ouvrir, dans l'administration, dans les sciences et les arts ; la considération et le prestige attachés à la profession des armes diminuèrent et l'esprit militaire s'en ressentit.

» Les choses étaient dans cet état lorsque la Révolution française fit explosion.

» Le fanatisme de la Liberté et de l'Égalité s'étant emparé de la nation, l'armée animée par ce sentiment ne pouvait faire que de grandes choses ; les hauts grades furent presque tous distribués aux plus capables et surtout aux plus braves ; dans l'enivrement de leur nouveau pouvoir, de leur nouvelle importance, ces chefs devaient être pleins d'ardeur et de dévouement ; ils le furent. Jamais armée ne se trouva excitée à vaincre par de plus puissants motifs. Tout ce qu'il y a d'irritable dans l'homme était en mouvement. La vanité, l'amour du pouvoir, car il fallait tout conserver ou tout perdre, et enfin un sentiment exalté d'attachement au nouvel ordre de choses, sentiment qui, peut-être, n'était pas l'amour désin-

téressé de la patrie, mais qui, pour les défenseurs de la France fut une noble et pardonnable illusion.

» Cette armée culbuta de son choc les armées disciplinées de l'Europe et l'esprit militaire porté au plus haut degré triompha du nombre, de la discipline et de la science stratégique. »

Le Premier Consul rattacha au service de l'Instruction publique les Prytanées mi-

litaires réorganisés en mars 1800 et logés d'abord au lycée Louis-le-Grand. Quatre groupes sont formés le 17 septembre, après Marengo : Paris, Saint-Cyr, Saint-Germain et Compiègne. Chaque garnison compte 200 élèves, sauf Compiègne, qui en abrite 300. Ce sont des pensionnaires, pour la plupart, à 900 francs pour les trois premières Écoles et à 800 francs pour la dernière. Ces collèges ont chacun une administration particulière, ainsi composée : Un directeur, un chef d'enseignement, un économiste, huit professeurs, un cadre de bataillon en tant qu'officiers et gradés inférieurs, un domestique par vingt-cinq élèves, un médecin et un chirurgien. Et l'entassement se fera après l'entrée d'un grand nombre d'enfants de troupe, si bien qu'en octobre 1803, à Saint-Cyr devenu le Grand Prytanée français, au lieu de 200 élèves on en trouvait 827, dont quelques-uns n'étaient âgés que de dix ans.

Partout, une sévère discipline régnait. Le tableau de service était conçu en termes rigoureux : lever à cinq heures et demie du matin ; coucher à neuf heures du soir ; déjeuner à huit heures et demie ; dîner à une heure et demie ; souper à sept heures et demie. Cinq heures de cours ; trois heures d'exercices. Tous les travaux étaient réglés au son du tambour.

Berthier, Ministre de la Guerre, avait lui-même établi ce règlement.

Le Premier Consul vint passer, à Saint-Cyr, une première inspection, le 14 mai 1801. De cette première visite, on trouve un amusant récit dans une lettre écrite par un élève à sa famille.

« Nous avons vu le Grand Alexandre qui ne ressemble pas du tout aux gravures faites de lui. Il est de taille ordinaire, mais d'une maigreur extrême, et la figure est marquée sur un côté de petits vésicules qui indiquent la suite d'une grande fièvre. On ne voit bien à distance que sa bouche aux lèvres très mobiles et ses yeux qui semblent rouler tout le temps. Son chapeau énorme couvre tout le front et ne laisse pas apercevoir un cheveu. La redingote grise tombe très bas sur les bottes. La voix s'élève d'une note grave et basse jusqu'au ton impératif. Cette voix, entendue pour la première fois, impressionne beaucoup ; on sent à le regarder avec attention que l'on a *quelqu'un* devant soi.

» Il nous a fait mettre en rangs pour exécuter l'exercice. Avant de com-



LE GÉNÉRAL DE RICHEMOND  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1814 à 1815  
et de 1830 à 1834  
*Par Hussenot*



LE GÉNÉRAL D'AUBIGNAC  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1818 à 1821



Plaque de shako (2<sup>e</sup> Empire)

mencer, le général Bonaparte a passé une vraie revue et dit qu'il ne s'attendait pas à trouver des élèves si mal habillés. A plusieurs d'entre nous il a mis une main sur l'épaule et demandé le nom et l'âge. Arrivé au bout des files il s'est porté à reculons à distance. A son signe, le lieutenant a commandé « apprêtez les armes » et la suite. Les élèves étaient trop impressionnés pour agir convenablement.

La marche et le défilé ont été bien supérieurs à l'exercice.

» Le général Bonaparte est monté à cheval devant nous. Il a dit très haut : « Il faut beaucoup travailler, mes enfants. Je viendrai souvent vous voir. Allons, bonne santé et à bientôt ». Puis il s'est éloigné avec un état-major de jeunes officiers qui étaient couverts de galons et de broderies.... »

Le 28 juin 1805, Napoléon revient visiter Saint-Cyr. Il est parti de Saint-Cloud en montrant une assez mauvaise humeur. Joséphine a voulu l'accompagner ; elle occupe avec deux dames d'honneur une voiture découverte. L'Empereur fait galoper son cheval blanc entre ceux de Berthier et de Montesquiou. La vive allure ne se ralentit que dans Versailles. Près de cette ville, à la hauteur du Château, l'état-major de l'École, conduit par l'inspecteur Duteil, se présente en pleine route. On met les montures au pas afin de gagner la porte de Saint-Cyr.

Les élèves, formant trois bataillons, de 200 fusils chacun, occupent le terrain de manœuvre. Cette fois, la tenue est correcte, les armes bien luisantes, mais l'exercice, simulacre d'une charge, s'achève en désordre. Napoléon paraît mécontent et un grand bruit de voix le porte à tourner la tête.

Joséphine, assise au pied d'un peuplier, ancien arbre de la Liberté, s'amuse du récit d'une femme de charge. L'Empereur s'éloigne des élèves, dicte à voix basse des notes à un

aide-de-camp et va déclarer aux officiers instructeurs : « qu'on dort chez eux sur les deux oreilles ». Ensuite, il passe l'inspection du logement qui est assez mal tenu ; et une réorganisation promise, le grand Capitaine suit, toujours à cheval, la voiture de l'Impératrice.

Dans la même année, le 20 août, des prix étaient solennellement distribués au Prytanée militaire de Saint-Cyr au cours d'une cérémonie que présida Fourcroy, Conseiller d'État, Directeur de l'Instruction publique. M. Montalivet, préfet de Seine-et-Oise, l'évêque de Versailles, la comtesse Montalivet et des officiers généraux venaient couronner les élèves.

M. Crouzet, proviseur de l'École, faisait suivre son éloge des vertus antiques d'un éloge de Napoléon ; et il terminait :

« Vous savez quelle bienveillance ce Héros daigne accorder à votre jeunesse. Sa Majesté se plaît à distinguer dans cette École des sciences et des mœurs, les dignes rejetons de ces guerriers dont ses regrets et ses éloges ont honoré la mémoire et dont ses larmes héroïques ont mouillé la tombe ; à remarquer dans vos regards cette noble fierté qu'il vit étinceler dans ceux de vos pères ; à pénétrer de la vivacité des siens, comme l'œil de la Providence, ce qui se passe dans votre âme, et le témoignage qu'elle peut se rendre à elle-même en sa présence, à vous voir enflammés d'une émulation courageuse, disputer dans la lice ouverte à votre âge ces couronnes et ces lauriers prophétiques qui vont annoncer à la France, des savants, des magistrats et surtout des guerriers dignes de la servir et de l'illustrer, dignes de

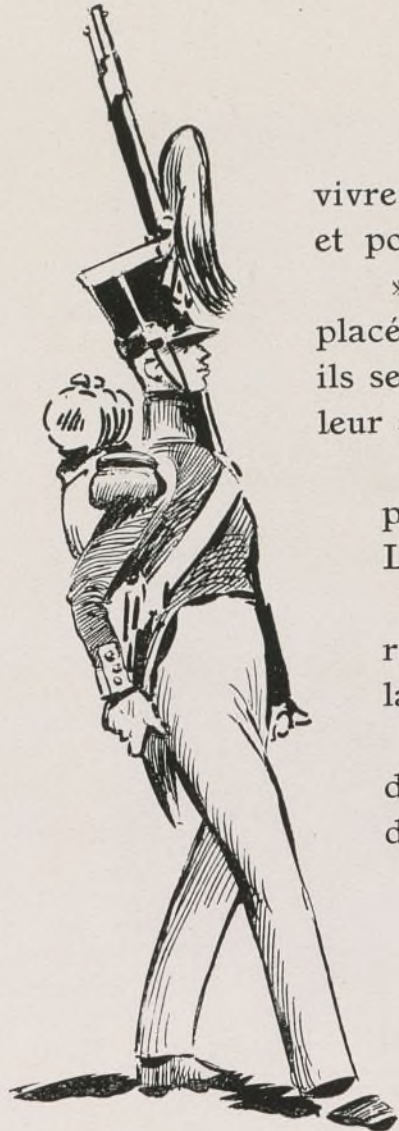


Restauration



L'École Royale spéciale militaire de Saint-Cyr sous la Restauration  
(Lithographie de Nouguez)





Elève-Grenadier  
(Restauration)

vivre et de mourir pour elle, pour leur souveraine et pour leur bienfaiteur.

» Les noms heureux des vainqueurs seront placés sous ses yeux et gardés dans sa mémoire ; ils seront lus de l'Auguste Joséphine, qui daignera leur sourire et les graver dans son cœur... »

Deux premiers élèves inscrits en tête du palmarès s'appelaient Saint-Aimé Lejard et Louis Baudin.

Le général Duteil, commandant l'École, reçut de Napoléon en 1807, cet encouragement laconique :

« Vos travaux me préparent des hommes de guerre qui seraient, au besoin, les émules de ceux d'Arcole. »

Un décret rendu à Saint-Cloud le 24 mars 1808 ordonnait : « Au 1<sup>er</sup> juillet prochain, l'École militaire de Fontainebleau sera transférée à Saint-Cyr. »

Ordre bref. Le général Bellavène, « l'homme aux 812 coups de sabre » peut l'exécuter à la lettre. Il sait installer rapidement son monde dans trois corps de logis, auxquels on ajoutera bientôt des pavillons. La grande cour sera plantée, afin de procurer un ombrage nécessaire. Dans un parc d'une contenance de sept hectares, les élèves pourront, durant les récréations, aller méditer. On crée une bibliothèque de huit mille volumes dont le catalogue contient notamment les *Commentaires de César*; *Les Réveries* du maréchal de Saxe; *L'Essai général de Tactique*, de Guibert; même l'opuscule de Bonaparte : *Le souper de Beaucaire*. Le jardin potager est transformé en terrain d'exercices et aux deux portes de l'hôtel des concierges impitoyables ne laissent sortir que les gens munis d'une permission régulièrement visée.

Napoléon fait l'inspection de Saint-Cyr le 7 mars 1809. A la veille de porter la guerre en Allemagne, l'Empereur se montre très sévère. Il s'étonne que le service de l'artillerie soit insuffisamment organisé. Clarke, le Ministre de la Guerre, entendra ses doléances et recevra ses instructions. Mais, en voyant défiler, vingt jours plus tard, les cinq cents élèves au Champ de Mars, le souverain paraît éprouver un grand contentement et il dit à Duroc : « Tu présideras chez Véry le dîner qu'ont bien gagné ces braves enfants. »

En effet, la garnison de Saint-Cyr put dîner princièrement ce jour-là. L'abondance du vin amena des expansions. Après maints hommages à la gloire, on se mit à la recherche du plaisir. Le soir, il y eut des élèves qui ne purent rallier leur fanion. Les plus sérieux, restés en groupe autour de leurs officiers, avaient déclamé, en plein Palais Royal, les vers que les élèves de M<sup>me</sup> de Maintenon, un siècle auparavant, apprenaient sous les ombrages et dans les salles d'étude de Saint-Cyr :

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière  
Offre à notre constance une illustre matière;  
Il épuise sa force à former un malheur  
Pour mieux se mesurer avec notre valeur;  
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,  
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.  
Combattre un ennemi pour le salut de tous,  
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,  
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire.  
Mille l'ont déjà fait, mille pourraient le faire;  
Mourir pour le pays est un si digne sort,  
Qu'on briguerait en foule une si belle mort...

L'Empereur dirige volontiers vers Saint-Cyr les enfants des artistes qui vivent autour de lui. A citer : Bacler d'Albe le 24 septembre 1809; Hector Isabey le 11 février 1813. Aussi des princes : les frères Ruspoli venus de Rome en 1811. Et il décide, le 28 avril 1812 : « V. Cuny aîné, enfant de troupe au 45<sup>e</sup>, fils d'un capitaine au 117<sup>e</sup>, tué en Espagne, au siège de Sagonte, obtiendra une place gratuite. »

Du reste, des places furent toujours réservées aux enfants des hommes morts pour la patrie, tant dans les Prytanées ou dans les groupements d'enfants de troupes, que dans les Écoles de Saint-Cyr et de Saint-Germain. A l'un de ces boursiers nous devons de connaître comment sa mère, postée au débouché du Parc de Saint-Cloud, du côté de Ville-d'Avray, attendit le passage de Joséphine afin de lui demander aide dans sa détresse. L'Impératrice écouta avec bienveillance le récit de la mort d'un sergent tué devant Ulm en 1805; puis Napoléon étant survenu, suivi de Caulaincourt et d'un officier, se plut à interroger la pauvre.

- Quel était le nom du sergent ?
- Gaspar Kellermann.
- Son pays d'origine ?
- La province d'Alsace, en Haut-Rhin.
- Était-il parent du maréchal ?
- Sire, je ne sais pas du tout.

— Et ce garçon (il me prit le menton assez brusquement) est son seul héritier ? Bonne mine, bons yeux, bonne force, avec ça nous en ferons un brave soldat. Dans quel régiment servait ton père ?

— Sire, au 96<sup>e</sup> de ligne, division de M. le général Dupont...

— Eh bien, je t'envoie à Saint-Cyr.

Sa Majesté l'Impératrice faisait remarquer :

— N'est-ce pas un peu dur pour ce bambin ?

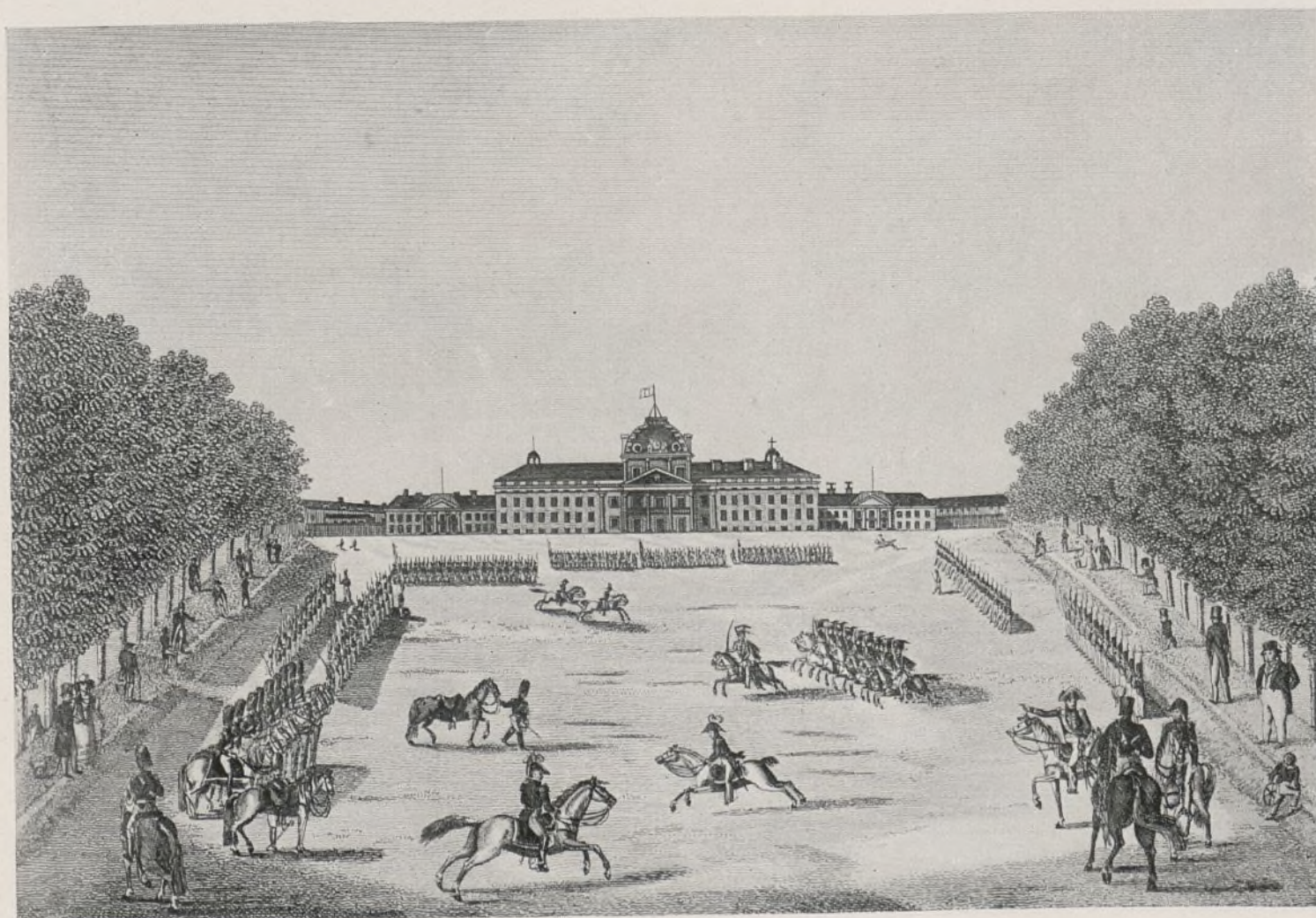
Napoléon reprit.

— Ton âge ?

— Il a treize ans, renseignait ma mère.

— Enfant de troupe, enfant de troupe, répétait l'Empereur.

« Son aide-de-camp nous remit un papier pour aller nous présenter à Paris, à l'École Militaire. Et je ne revis plus l'Em-



Première École de Mars

Revue des Éléves passée par l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup>





# LA BRIGADE LAPASSET BRULE SES DRAPEAUX

(Metz, 26 octobre 1870)

Tableau d'Etienne DUJARDIN-BEAUMETZ — (Salon de 1882)

Ayuntamiento de Madrid







pereur qu'en 1814, devant la ville de Brienne. Il me sembla que son regard s'arrêtait longtemps sur moi en général qui reconnaît un conscrit à qui il s'est intéressé. »

Envers Napoléon, l'admiration des élèves de Saint-Cyr allait jusqu'à l'adoration. Le proviseur Crouzet avait pu réunir 46 dessins représentant l'Empereur sur divers champs de bataille. Arcole était le plus souvent reproduit (le passage du pont couvrant l'Apone) et les devises variaient : « A vous, sire, mes pensées et ma vie ». Une image coloriée le représentait distribuant des bâtons, — le bâton de maréchal de France que chaque recrue portait dans sa giberne. Des écrivains s'essayaient à l'ode ou au dithyrambe sur lui. Un poète qui signait Gontran avait écrit en alexandrins corrects un petit drame assez méchant pour l'ennemi de 1806, car il mettait en scène, à Tilsit, l'Empereur, le roi de Prusse et la reine Louise. L'auteur faisait dire à peu près au pauvre Frédéric-Guillaume III parlant à Napoléon : « Grand homme, prenez ma femme, mais rendez-moi Magdebourg ». Ce jeune homme avait une excuse : en ce temps-là on voulait que tout ce qui était Prussien, d'Hardenberg à Schill, fût méprisable.

Mais le dieu de ces braves écoliers allait, des épreuves, passer à la déchéance. De brèves communications leur avaient appris les désastres éprouvés en Russie, les défaites subies en Saxe, les reculs accomplis en Champagne et ils furent moins surpris qu'alarmés lorsque, dans la journée du 30 mars 1814, ils entendirent gronder, vers Paris, le canon des alliés.

On les employa d'abord à un service de sécurité. Gardes d'honneur de l'impératrice Marie-Louise, escorte du roi de Rome, ils évacuèrent leur garnison et s'en allèrent dans le renouveau d'un chaud printemps, vers Blois. Mais bientôt, à la nouvelle répandue parmi eux que l'École Polytechnique avait servi à la défense de Paris, plusieurs désertèrent pour aller auprès de Moncey demander une place au premier rang des combattants. Inutile dévouement, alors que Marmont avait déjà livré la capitale à ces princes qui avaient tremblé, pendant vingt-deux ans, devant la puissance des armées françaises.

Le bataillon ne réintégra l'École que le 20 avril. Deux jours plus tard, par ordre, les Saint-Cyriens portèrent la cocarde blanche ; puis, le nouveau gouvernement supprima le 30 juillet l'affectation militaire à Saint-Cyr, mais il la rétablit le 30 septembre, en lui attribuant un contingent de 400 élèves.

Un nouveau cadre, spécialement choisi, protestera contre le retour de Napoléon ; mais il acceptera, de sa main, le 20 avril 1715, un règlement que fera, durant soixante jours encore, observer le général Bellavène.

Les Cent Jours passés, Napoléon s'en va à Sainte-Hélène et pour le monde, pour la France, pour Saint-Cyr, une ère finit quand, de la hampe des drapeaux, on arrache la soie aux couleurs tricolores sur le blanc de laquelle se fixaient, en lettres d'or, les noms des victoires fameuses : Lodi, Castiglione, Rivoli, Les Pyramides, Zurich, Marengo, Austerlitz, Iéna, Tudela, Friedland, Wagram, La Moscowa, Lützen...

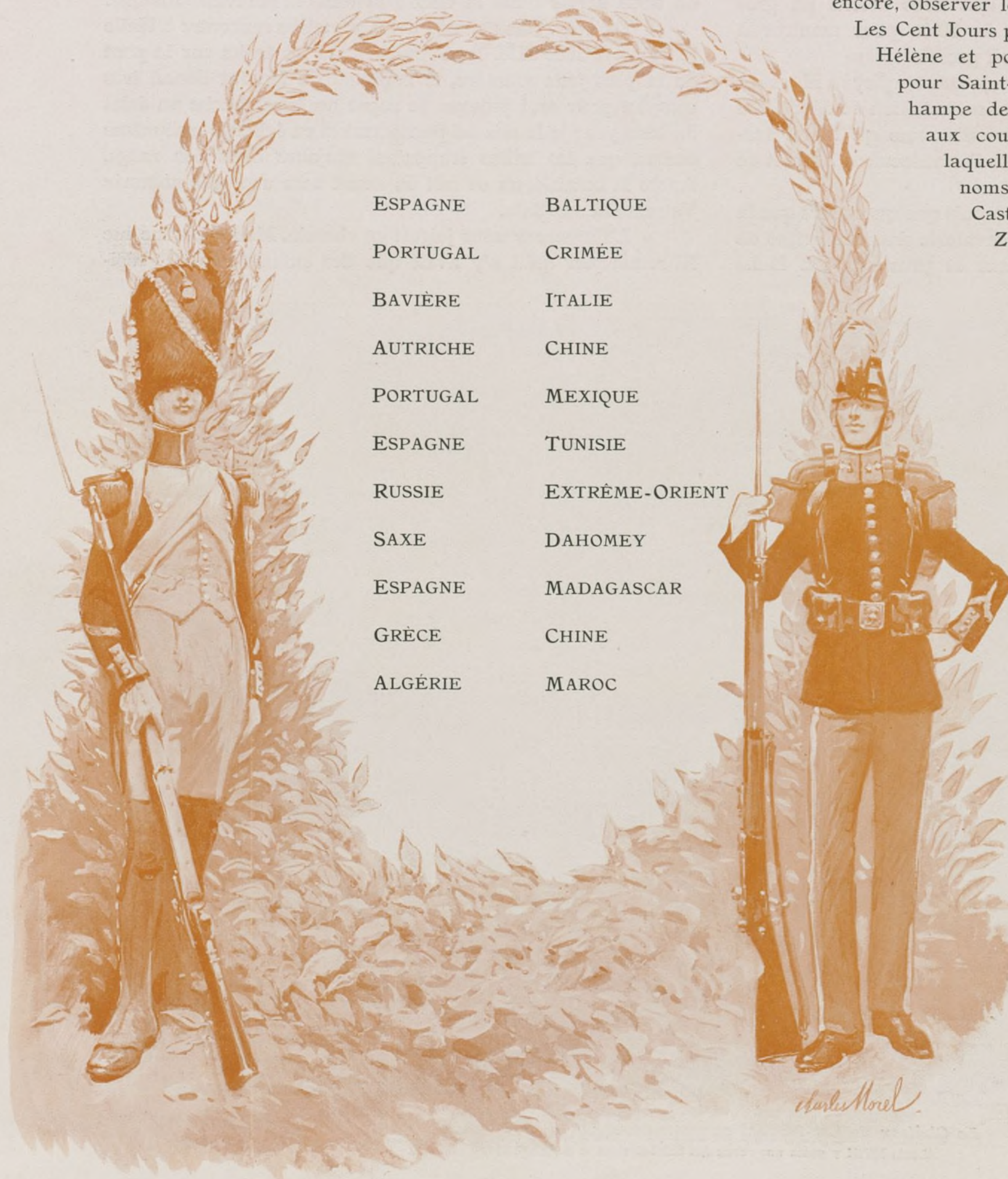
Saint-Cyr devint alors un simple Prytanée, une École d'enfants de troupe. La France avait maintenant trop d'officiers, les héros de la veille, mis en demi-solde et ceux qui rentraient de l'émigration.

Plusieurs, parmi les hommes sortis de l'École, ont crayonné leurs souvenirs, entre deux batailles. Ces papiers sont aujourd'hui devenus rares, en tant que pièces inédites.

Alors que je m'occupais dans Görlitz, en Silésie, à rechercher sur les derniers moments du grand maréchal Duroc des renseignements précis, d'une liasse de papiers jaunis, un savant tira pour me complaire 26 feuillets trouvés, suivant sa propre déclaration : « dans l'habit d'un officier tué au combat de Marksdorf, le 22 mai 1813 ; habit vendu, suivant l'usage, à un fripier de la ville ». Cahier d'un anonyme, car l'auteur n'avait inscrit au premier recto que ce nom : *Marye*, — nom de guerre devant appartenir à un officier tué après la bataille de Würschen.



Plaqué de shako (2<sup>e</sup> Empire)







LE GÉNÉRAL DE BROGLIE  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1827 à 1830  
Par Dillon

Voici les notes en question ; elles sont instructives :

« 8 février 1813. A ma grande surprise suivie peu de moments après d'une bonne joie je suis sorti de notre grande École de Saint-Cyr dans les nominations faites par ordre de l'Empereur et Roi à la date du 30 janvier dernier. C'était un rude déplacement dans les rigueurs de l'hiver que je dus

effectuer de Paris où j'étais allé voir un parent, jusqu'à une première garnison. Je fus gai dans le coche, en compagnie d'un camarade qui allait sous Metz. A chaque relais de poste on parlait de la retraite de la Russie que l'Empereur déplorait. La nouvelle circulait que nous avions un gros corps de réserve sur les bords du Rhin pour montrer à l'Allemagne un formidable appareil guerrier.

« 18 février. Depuis trois jours, je suis employé à Mayence à exercer des conscrits versés dans un bataillon de dépôt. J'ai trouvé des mauvaises têtes venues d'Anvers qu'il faut surveiller. Une bonne nourriture et de l'entraînement les met en mesure de rendre des services.

« La nouvelle s'est répandue depuis quelques jours que la Grande Armée a perdu toute sa cavalerie dans les neiges de la Moskowa. Les alliés autrichiens et prussiens ont lâché

pied partout. Ces gens-là ne nous pardonneront jamais nos triomphes. Il va falloir marcher contre eux. Des renforts arrivent en assez grand nombre de l'intérieur. Le ministre forme à la hâte des régiments de voltigeurs et de marine. Je serai des premiers à partir vers le coup de chien.

« 23 avril. Mon cent cinquantième régiment, encadré dans le cinquième corps

que va commander M. de Lauriston s'est dirigé d'abord sur Hambourg. Arrivé en Turinge, au bord de la haute Sale, l'itinéraire a été modifié. On a tourné à droite pour s'approcher de la Saxe, car le roi de ce pays reste fidèle au serment fait de nous servir dans la bonne et dans la mauvaise fortune.

« 1<sup>er</sup> may. Nous eûmes notre première rencontre à Halle le 28 avril avec MM. les Prussiens. On les traita sur le pont de la plus jolie manière, le baptême du feu fut donné très complet pour moi puisque je reçus au bras gauche un éclat de biscayen ; je le mis en pansement et en écharpe moi-même durant que les balles frappaient toujours dans nos rangs. Après la bataille, on se mit en avant vers une ville nommée Weisenfeld sur Sale.

« L'Empereur nous joignit en chemin. Mon capitaine me fit remarquer qu'il n'y avait que des enfants dans les régi-

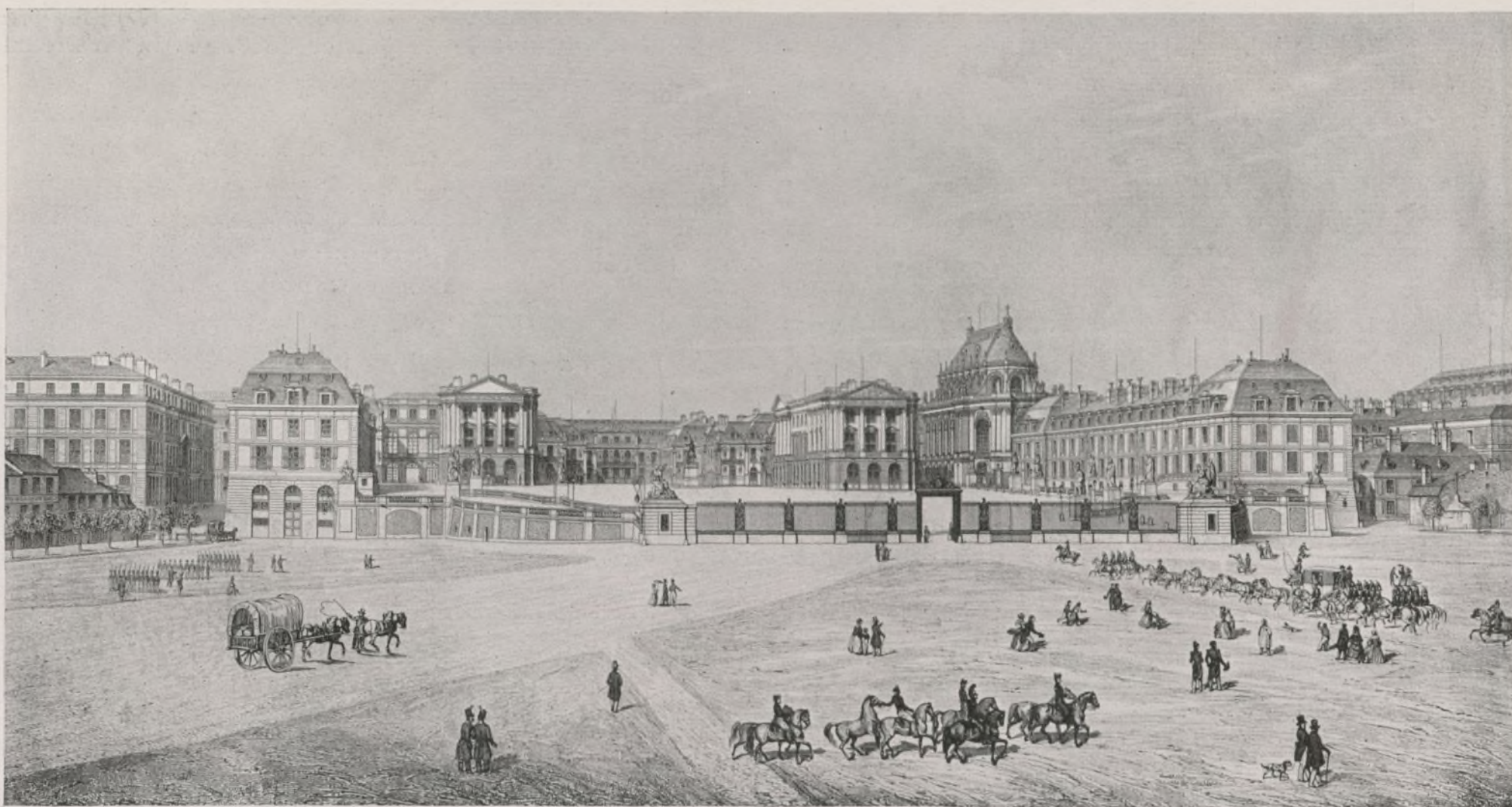


LE GÉNÉRAL DE DURFORT  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1823 à 1827  
Par Wagroz



Le Château de Saint-Cloud au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle  
(Louis XVIII y passa une revue des Saint-Cyriens le 8 Août 1819)





Esplanade devant le Château de Versailles à l'époque où Louis-Philippe remit aux Saint-Cyriens leur nouveau drapeau (11 juin 1837)

ments bordant notre route, mais des conscrits imberbes conduits par des vieux sergents qui savaient bien conduire leur monde le jour d'une affaire. L'Empereur m'est apparu bien grave, le visage pâle, le col de la redingote relevé, le bord du chapeau abaissé sur les yeux et penché sur sa selle pour parler au major qui nous sert de colonel.

» Depuis Halle, je suis inscrit aux registres du régiment d'artillerie de marine qui obéit à M. le Duc de Raguse. Je trouvai dans ma compagnie un sergent de 1800 nommé Riclair, homme que des aventures ont cantonné dans ce bas grade. Ce sergent grand buveur et bon conteur connaît mieux l'Empereur que ses aides-de-camp. C'est qu'il dit l'avoir suivi dans les grandes affaires et vu de quelle habile manière Sa Majesté exerce sa mémoire.

» Tout le monde parle de cette prodigieuse mémoire. Riclair en disait, en homme qui paraît sûr de fait : « L'Empereur arrivait presque toujours à passer la revue d'un régiment en commençant par la gauche, les compagnies étant en lignes doubles. L'Empereur demandait au capitaine les noms et les services du plus vieux sergent placé à la droite. Amené auprès de l'homme, il lui donnait de la main sur l'épaule, s'il ne lui pinçait affectueusement l'oreille, et il lui disait après l'avoir regardé pendant un instant au milieu des yeux : « *Un tel* nous étions ensemble au pont de Lody, ou dans la plaine des Pyramides, ou au bivac d'Austerlitz, ou dans le cimetière d'Eylau, etc. » Le sergent répondait. — « C'est bien vrai, mon Empereur. » Les soldats étaient bien étonnés de la prodigieuse mémoire...

» 5 may. C'est par un temps de pluie presque continuelle que nous avons marché en soutien du cinquième corps de la Grande Armée. Dans la soirée du 1<sup>er</sup> du mois de may les bivacs de mon bataillon occupaient toute la montée qui sépare le village de Purstein du bois. Ma compagnie s'avança en reconnaissance jusque sur la grande place du village nommé Pauserma, et tirailla en chemin sur des cavaliers à tunique noire ; mais le soir fut passé bien tranquillement.

» L'Empereur partit le 2 may d'assez grand matin de la tour de Lutzen et se rendit au village de Kaya que MM. les Russes et les Prussiens attaquaient furieusement. Des pauvres gens que menait un certain Blücher et leur roi, puis le général russe Viganstein, ne trouvèrent dans une grande plaine que la mauvaise occasion de se faire massacrer, et l'on en poussa des centaines dans les étangs qui étaient couverts d'une bande d'oies blanches. Dans cette affaire je pris un fusil pour mieux

me battre contre des cavaliers russes et je tuai deux hommes qui s'étaient lancés sur moi, sans autre affaire qu'un coup de lance en haut de mon épaule gauche. Tout notre monde s'est surpassé en bravoure, si tellement que le soir au groupement il nous manquait 47 combattants sur les 139 de la compagnie ; il en rentra 8 dans la nuit, qui avaient maraudé ; on les reçut à coups de baguette de fusil et après trois heures de repos on se porta en avant dans la nuit très noire pour passer le petit ruisseau de Markran et menacer la grande ville de Leipzig.

» 18 may. De Leipzig à Dresde, rien que la plaine et une grande route. Nous avons passé deux bonnes journées dans la ville de Dresde. Les habitants nous ont remis toutes les bonnes choses qu'ils avaient en mains. A la nouvelle que les Russes allaient nous attaquer, mon corps passa le fleuve de l'Elbe et remonta à travers la forêt qui borde longtemps le fleuve en allant sur la Silésie. La cavalerie nous devançait et débuisquait les lanciers prussiens. Nous fîmes bivac autour des ruines d'une ville brûlée qui est marquée sur la carte au nom de Bixhowerda. Il fallut nourrir les infortunés habitants que les ennemis avaient brutalisés avant de mettre le feu. Un détachement prit un petit troupeau de moutons qui nous servit bien.

» 21 may. Le 19 le soir la fraction du duc de Raguse (Maréchal Marmont) a couché en vue de la ville de Bautzen qui est bâtie sur un rocher. Par un temps chaud, les soldats se sont rafraîchis et même mis au bain dans la Sprée qui forme par là une espèce de lac. L'Empereur est passé sur notre front.

» La bataille du 20 a commencé par un défilé de la



LE GÉNÉRAL LENOIR  
qui commandait l'École de Saint-Cyr en 1830  
Par Blum





1840

taches noires, — traces du sang qu'il versa au champ d'honneur.

#### LES ÉCOLIERS TURBULENTS

Nécessaire aboutissement d'une réorganisation militaire, on établit à Saint-Cyr, le 31 décembre 1817, sous le nom « d'École spéciale royale », la grande pépinière d'officiers. Dès lors, son histoire se confondra avec celle des régimes successifs. Louis XVIII passe une revue des élèves à Saint-Cloud le 8 août 1819. Charles X visite l'École le 16 juillet 1827. Le 29 juillet 1830, le bataillon doit monter la garde autour du roi. Louis-Philippe témoigne un grand intérêt aux élèves-officiers. Le Gouvernement de 1848 décrète la gratuité de l'enseignement. Napoléon III inspecte Saint-Cyr en septembre 1852 et il prescrit, un an plus tard l'organisation d'une section de cavalerie. L'École sert, en 1870, d'hôpital aux Allemands. Réouverte le 1<sup>er</sup> octobre 1871, son organisation retient l'attention de M. Thiers, et, successivement, celle de tous les directeurs du département de la Guerre.

Des révoltes ont été portées au compte des élèves de Saint-Cyr. C'est vraiment grossir un peu trop des faits qui sont œuvres de jeunes gens prompts, à la manière des lycéens, à former un monome ou à faire du tapage. Aucune mutinerie sérieuse n'est à relever. Toujours, le respect du drapeau fut observé comme il le devait être dans ce conservatoire de l'honneur militaire.

Il faut chercher les origines de quelques-uns de ces mouvements, — les plus graves — dans les brimades infligées en 1828 par le clan parisien des élèves aux recrues de province ou dans la politique parfois dissolvante de la discipline, plus souvent dans la rudesse quelquefois excessive de certains sous-officiers du cadre.

Sans doute, les événements de 1830 fâchèrent une partie des élèves nobles. Les propos railleurs des plébéiens provoquèrent quelques ripostes et des rencontres. Ensuite, des Républicains voulurent former une cohorte dans la garnison. Il y eut quelque effervescence en 1832. Le 27 juillet 1833, dix élèves osèrent crier : « Vive l'Empereur ! » Sept furent rendus à leurs parents. En 1834, l'autorité militaire attribua aux excitations d'Armand Carrel les mouvements des Saint-Cyriens prêts à gagner Paris pour se ranger parmi les émeutiers de la rue des Transnonain.

Cinq ans plus tard, le général commandant l'École faisait l'historique des désordres constatés. C'est un chapitre peu

connu de l'histoire de Saint-Cyr. Le voici, rapporté par Baraguey-d'Hilliers le 20 janvier 1839, au duc d'Orléans :

« Monseigneur.

» L'intérêt que Votre Altesse Royale a toujours montré à l'École, et dont elle a donné des preuves fréquentes et toutes particulières à plusieurs de ses membres, m'imposait le devoir de lui faire part de ce qui vient de s'y passer. Déjà, elle en aurait eu connaissance si le temps ne m'avait manqué. J'en appelle donc à son indulgence et à sa bonté habituelles pour la prier d'agréer mes excuses, non seulement pour ce retard, mais encore pour la longueur des détails dans lesquels je vais entrer.

» Lorsqu'au mois de mai de l'année dernière, je donnai les épaulettes aux élèves les plus méritants, ces jeunes gens, poussés par les meneurs de l'École, auxquels la discipline est fort importune, prirent entre eux l'engagement de ne jamais punir leurs camarades de promotion, quelle que fût d'ailleurs leur conduite. Deux seuls élèves refusèrent d'y souscrire, et le sieur Poursain fut l'un d'eux. Je crus qu'une telle parole si contraire à l'esprit militaire, était un des engagements sans valeur que le même jour voit naître et finir à l'École, et qu'il serait rompu de fait si ces mêmes élèves acceptaient des grades, après que je leur aurais bien fait comprendre la nullité d'un serment en opposition formelle avec leurs devoirs. En effet, au moment de la nomination de plusieurs d'entre eux, j'adressai dans ce sens un allocution au Bataillon. Aucun des nouveaux promus ne refusa son grade.

» A la rentrée des classes, les choses se passèrent assez bien. Plusieurs fois, j'eus l'occasion de faire observer aux gradés qu'ils remplissaient mollement leur devoirs envers les élèves de leur promotion et qu'ils étaient bien sévères envers les recrues. Cependant, les choses allant à peu près bien et comptant sur la promesse de plusieurs d'entre eux de mieux faire, j'espérais tout de l'avenir.

» Les élèves de la 1<sup>re</sup> division, pour ménager la responsabilité des gradés liés par le serment, cherchaient à ne pas commettre de faute quand ils se trouvaient sous leurs ordres ; mais il n'en était pas de même pour le sergent Poursain. Sous ce dernier, ils se surveillaient moins ; aussi avait-il été plusieurs fois obligé d'imposer silence à sa compagnie et j'avais dû casser de son grade le caporal Lhérier pour avoir manifesté de l'opposition à l'un de ces avertissements. L'irritation s'était accrue. Lundi dernier, quand le sergent commanda les élèves de service sans avoir fait précéder leur nom de la qualification de « Messieurs » ils lui en firent des reproches. Le sergent répondit qu'à ses yeux ils étaient des fusiliers et que jamais dans l'armée on appelait les soldats « Messieurs » ; qu'en parlant à chacun d'eux en particulier, il se servait toujours de ce terme, mais que dans l'ordre du service, il ne croyait pas devoir l'employer. Un élève du groupe, le jeune Lamartinière le traita alors de canaille. Une telle insulte ne pouvait être soufferte, et le sergent punit cet élève de la salle de police ; sur le compte qui m'en fut rendu, je traduisis Lamartinière au conseil et il fut condamné à être renvoyé comme soldat.

» Le soir du même jour, des élèves montèrent au dortoir pendant la récréation de 8 à 9 heures et jetèrent par la fenêtre les matelas du sergent. Ils avaient projeté de faire le lendemain de sa personne ce qu'ils venaient de faire de son lit. Au moment de rompre les rangs, après le souper, au signal d'un coup de sifflet, les quinquets de la salle de la 1<sup>re</sup> division furent éteints, la porte fut



Règne de Louis-Philippe





Maréchal CANROBERT

Maréchal FOREY

Maréchal MAC-MAHON

Maréchal PÉLISSIER

Quatre Élèves de Saint-Cyr devenus Maréchaux de France





LE MARÉCHAL BARAGUEY-D'HILLIERS  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1834 à 1841  
Par M<sup>me</sup> Bertrand

entre les combattants, et, avec le secours de l'adjudant et de quelques bons sujets, il parvint à faire sauter la porte. Le sergent put s'échapper. Tout rentra dans l'ordre, à l'instant même.

« J'étais à Paris de la veille ; je fus averti ; je revins. A mon arrivée, je parlai à la 1<sup>re</sup> division pour lui reprocher sa conduite et la prévenir que j'étais bien décidé à maintenir l'ordre et à renvoyer dans l'armée comme soldats tous ceux qui y manqueraient. J'ordonnai aussi aux sous-officiers

et caporaux de se réunir ; je leur prouvai que tous ces désordres tenaient à leur faiblesse, qu'ils étaient toujours les maîtres d'empêcher le mal parce que, vivant dans l'intimité de ceux qui le commettraient, un seul mot de leur part suffisait pour les en détourner ; que je m'en prendrais à eux s'il y en avait encore, qu'ils eussent donc à surveiller leurs camarades et à punir les coupables ; que je voulais, au reste, connaître les gradés qui étaient décidés à remplir loyalement et militairement leurs devoirs, et que je demanderais le renvoi de ceux qui me refuseraient leur concours. Sur tous les sous-officiers et caporaux, treize, dont voici les noms : Mesmer, Scellier, Tricault, Couté, sergents ; Delahaye, Sarcus, Barbelet, Bocher, Heuillet, Dulong, Roubier, Menche, Colombani, caporaux, déclarèrent vouloir tenir leur engagement. Je renvoyai les autres dans les études. En vain, je renouvelai encore mes efforts pour faire revenir les premiers de leur erreur ; je n'y pus parvenir. Voyant leur entêtement, j'assemblai le Conseil de discipline dans la salle même où ils étaient réunis et le Conseil les condamna à être renvoyés comme soldats dans l'armée. Aussitôt, je les fis partir pour l'Abbaye.

» Cet acte de sévérité n'avait pas complètement calmé

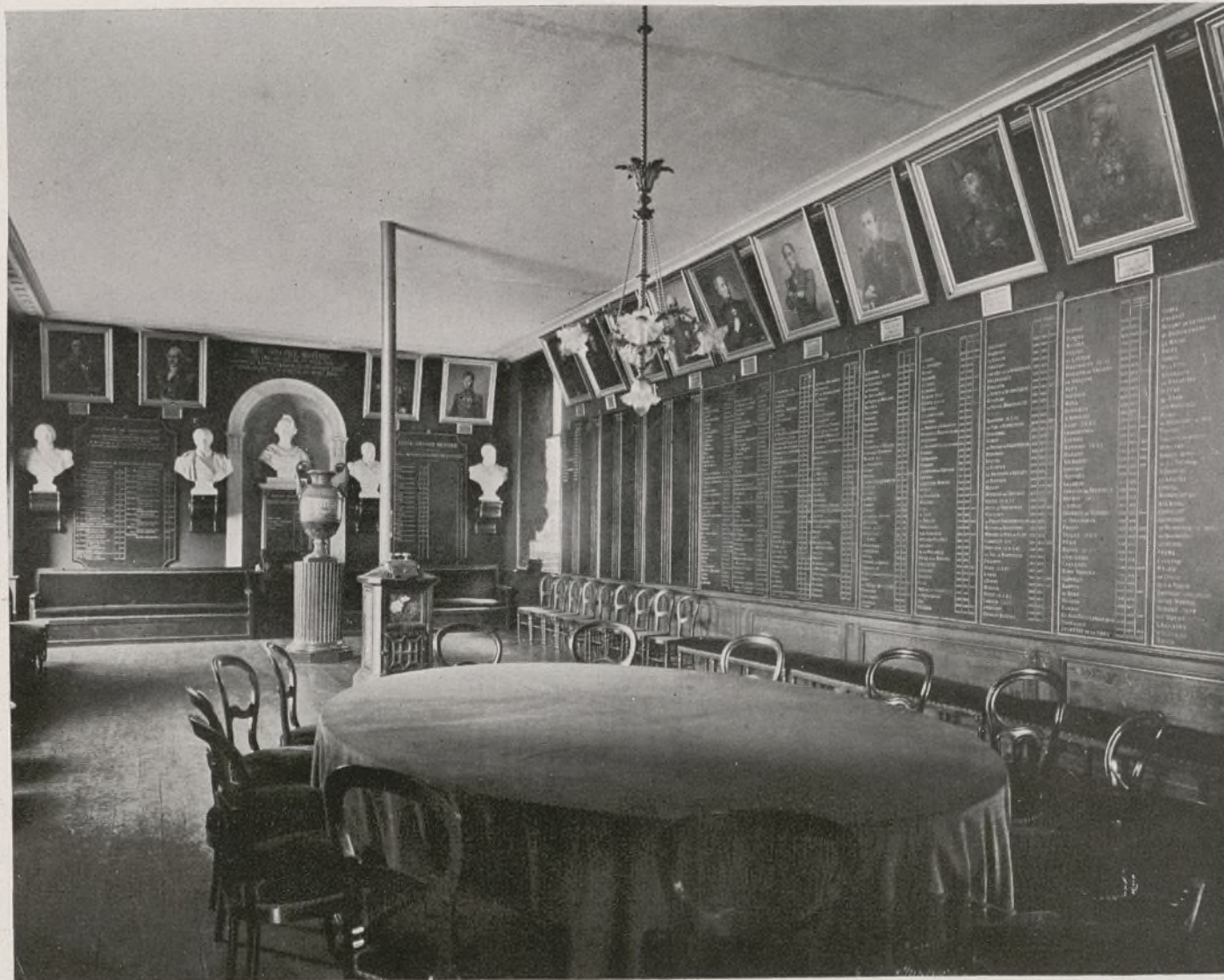
fermée, un élève saisit le sergent par le bras mais ne put le retenir. Heureusement, tous ceux qui faisaient partie de la promotion ne partageaient pas cette haine ; beaucoup avaient horreur d'un tel assassinat car M. Poursain fut prévenu de ce qui se tramait et plusieurs le virent passer sans l'arrêter. Au coup de sifflet, le lieutenant de service se précipita dans la salle, se jeta

les têtes ; les meneurs s'agitaient et cherchaient à entraîner, à compromettre le reste de la division, soit en sortant en masse pour aller vous demander ainsi qu'au Ministre la grâce de leurs camarades, soit pour faire déclarer à la promotion qu'elle voulait partager le sort des détenus de l'Abbaye. Je craignais que l'agitation gagnât la 2<sup>me</sup> division qui jusque-là était restée neutre. Pour couper court à ces projets absurdes et réduire au plus bas le nombre de ces insensés, samedi matin, après l'inspection, je parlai à la 1<sup>re</sup> division et je lui dis : « Je sais que parmi vous il en est qui veulent entraîner leurs camarades à commettre de nouveaux désordres ; il peut être libre à chacun de vous de compromettre son avenir, mais il ne serait ni généreux ni loyal de perdre celui de vos camarades ; que ceux donc qui veulent quitter l'École, ne pas se soumettre à sa discipline et s'en aller comme soldats dans la ligne sortent des rangs. Je leur donnerai l'autorisation de se rendre dans leurs familles où ils attendront la destination que leur assignera le ministre ». Vingt-six élèves dont les noms suivent : Chousserie, Lacottière, Montalembert, Chappedelaine, Campenon, Barrin, Léon, Roux, Corny, Delort, Aurel, Dein, Decazes, Saint-Paul, Forestier, Borny, Harduin, Supel, Coëls, Raucourt, Guichand, Belenet, Pressinet, Sereka, Olivier,

d'Hauteville se prononcèrent et me demandèrent leur renvoi. Je les fis venir chez moi ; je parlai à chacun d'eux et traînai leur départ en longueur dans l'espoir que quelques-uns reconnaîtraient leur faute et reviendraient sur ce parti extrême. L'espoir d'un malheur qui surviendrait au sergent Poursain était hautement exprimé... »

En 1843, eut lieu la manifestation, dite des « Vitres ».

Le général de Tarlé, commandant de l'École, écrivait, le 2 mai,



La Salle d'Honneur, à l'École de Saint-Cyr

au Ministre de la Guerre :

« J'ai l'honneur de vous informer que dans la journée du 1<sup>er</sup> mai, de graves désordres ont eu lieu à l'École. Plusieurs élèves se sont conduits de la manière la plus coupable, en méconnaissant toute autorité et en entraînant ceux de leurs camarades qui, trop faibles pour leur résister, se sont mêlés à tous



LE GÉNÉRAL CAMINADE  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1841 à 1842  
Par Grosclaude



Elève de l'Escadron (2<sup>m</sup> Empire)

le capitaine de service arrivait pour dissiper un nombreux rassemblement, l'élève Noirot se permit de casser un des réverbères de la cour et fut ainsi pris sur le fait. Le sergent Bazaille, qui était près de lui, loin de le détourner d'une pareille action, en a été, à ce qu'il paraît, l'instigateur.

» Ce sergent, du reste, m'a été signalé pour s'être fort mal conduit pendant tout le temps du tumulte et n'avoir usé de son influence que pour augmenter l'exaltation des esprits. Après le bris du réverbère, des hourras partirent de tous les points de la cour et un second réverbère fut mis en pièces. Un troisième qui déjà était descendu jusqu'à terre n'a été conservé que par l'énergie qu'ont montré les caporaux Berny et Joppé qui ont parfaitement secondé le capitaine de service dans la tâche pénible qu'il avait à remplir. Une grande quantité de vitres ont été cassées et des cris ont encore été proférés dans la salle de récréation où les élèves se rendirent ensuite et où plusieurs parvinrent à éteindre quelques quinquets. La surveillance active qu'on fut à même d'exercer alors ne leur permit pas, ainsi qu'ils en avaient l'intention, de mettre la salle dans l'obscurité et de s'assurer ainsi l'impunité.

» Les élèves qui m'ont été signalés comme les promoteurs de tous ces désordres sont les sieurs Ringot, Colomb, Nicolas, Deville, Choiselat et Carayon. L'heure du coucher étant arrivée, l'ordre se rétablit et ne fut troublé que par quelques cris isolés qui se firent entendre dans le dortoir. La nuit se passa bien.

» Ce matin, le calme paraît parfaitement rétabli. Je me suis rendu dans la cour à l'heure de l'exercice, au moment où l'on faisait sortir des rangs les plus coupables pour les envoyer en prison. Des murmures et quelques sifflets se firent alors entendre. Je crus devoir faire former le carré afin d'adresser aux élèves quelques paroles, en termes sévères, pour les rappeler à leurs devoirs.

» J'ai fait conduire à la prison militaire de l'Abbaye les élèves que j'ai eu l'honneur de vous signaler plus haut, vous priant, Monsieur le Maréchal, de leur faire subir telle peine que vous jugerez convenable, le règlement

leurs actes d'indiscipline.

» Déjà, le dimanche, quelques cris avaient été proférés dans la soirée; cependant, la nuit fut calme. Le lendemain, vers la fin du dîner, de nouveaux cris se firent entendre. Pendant la récréation qui suivit, les élèves se groupèrent sur différents points de la cour et recommencèrent à vociférer. Les punitions infligées à propos rétablirent momentanément l'ordre. Après le souper, le désordre recommença. Au moment où

ne me permettant pas d'infliger plus de quinze jours de prison... »

Cette répression n'amenait pas la fin des troubles, recommencés, après une trêve de quelques heures; le commandant de l'École écrit de nouveau :

« Hier soir, 2 mai, après le souper, la majeure partie des élèves se porta dans la cour et y forma des attroupements. Des chants, des cris, des sifflets et des huées se succédèrent alors. Une grande quantité de carreaux de vitres et cinq réverbères furent mis en pièces au moyen de pierres rassemblées à l'avance et dont une atteignit un adjudant et une seconde passa entre les jambes d'un autre. Un couteau lancé de la cour dans la salle d'étude où se tenait le piquet a failli atteindre l'adjudant Pernet et le sergent Landais. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on a pu faire rentrer les élèves dans la salle de récréation; dans ce moment, ils ont de nouveau brisé plusieurs réverbères et manchons appliqués dans les corridors. Un sourd murmure a régné dans les rangs pendant l'appel du soir, en présence du général, des officiers supérieurs et de ceux de service; aucun élève n'a pu être désigné d'une manière particulière. Le coucher n'a pas non plus été silencieux comme à l'ordinaire; plusieurs élèves ont été punis...

» Quant aux causes de la sédition?... »

» Le 5 janvier, je prévis les élèves qu'à dater du 1<sup>er</sup> février j'élèverais à 20 points la moyenne des cours scientifiques et militaires qui sont toujours cotés de 0 à 20, mais dont jusqu'alors la moyenne avait été fixée à 8 pour les sorties. Cette mesure eut pour résultat de diminuer, comme je l'avais prévu, la trop grande quantité de permissionnaires et ainsi de faire travailler davantage les élèves qui désirent profiter



Un coin de la Cour Napoléon, au temps des lilas (1908)





Élève du Bataillon  
(2<sup>e</sup> Empire)

des congés ; c'est ce qui m'est démontré par le nombre toujours croissant de ceux en mesure d'en obtenir ; 90 élèves avaient la moyenne au 1<sup>er</sup> avril ; 124 l'obtinrent au 1<sup>er</sup> mai. C'est donc la contrariété de ne pouvoir sortir en masse de l'École à l'occasion de la fête du Roi qui a porté les élèves retenus à l'École à manifester ainsi leur mécontentement ; manifestation à laquelle n'ont point paru prendre part ceux qui ont joui d'un congé... »

En seule punition, l'élève Noirot fut renvoyé... et le commandant de l'École accusé, par le ministre, de sévérité excessive.

Depuis cette époque, l'autorité militaire n'eut à enregistrer que quelques protestations contre le régime intérieur.

PÉLISSIER ET TROCHU ÉCRIVENT On trouvera sans doute intéressant de connaître, à propos de l'organisation et des règlements de l'École, l'avis de deux hommes comme Péliissier, duc de Malakoff, et Trochu. Voici d'abord une lettre de Péliissier, adressée au maréchal Vaillant.

« Cessac, 20 octobre 1857. — Cher Maréchal et digne ami.

« J'ai eu l'honneur de vous écrire il y a quelques jours à propos de la position du jeune Barbier sur la liste d'aptitude pour l'École Militaire.

« Peut-être ne me répondez-vous pas... Peut-être dans votre imperturbable justice vous serez-vous écrié : — Bah ! Bah ! il cède à quelque lettre éplorée, à quelque exagération maternelle qui dépasse le but pour l'atteindre. Exagération, si elle existe, qui porte pourtant son excuse avec elle. Je voudrais que votre haute raison ait indulgemment fait la part des motifs qui m'ont fait si rapidement recourir à vous et je reviens, une fois encore, vous parler discrètement et modérément d'un enfant laborieux, intelligent, etc., et à mon sens, mal apprécié.

« Le mode d'admission à Saint-Cyr, et j'y ai mûrement réfléchi depuis ma dernière lettre, ne me semble pas un modèle de raison, de sagesse et d'équité. Il comprend un jury d'examen pour les conditions d'admissibilité, tel qu'il se trouve constitué, parce qu'il faut, avant tout, que l'aptitude des candidats soit constatée ; mais que la formation de la liste d'admission, de cette liste importante qui doit donner à l'armée ses officiers et ses chefs, reste dévolue à l'initiative

obscur d'un jury secondaire, composé d'un vieux colonel, d'un chef d'escadron et d'un professeur, voilà en vérité qui est par trop insuffisant ; et remarquez, cher maréchal, que ce jury de classement ne se relève même pas par la nature de ses appréciations. Fait-il entrer en ligne de compte, la moralité des origines, la position des familles, les services des pères ? Non. Il se borne à ajou-

ter pédantesquement des chiffres de capacité à ceux déjà donnés et à faire des additions d'où ressort un classement. Le classement aurait-il au moins le mérite d'une appréciation vraie de la valeur relative, de la capacité technique du candidat ? Non, cent fois non, car il est de règle constante que le premier classement qui est fait à l'École et qui l'est avec des méthodes certaines d'appréciations appliquées à des individualités connues, renverse de fond en comble l'œuvre du jury de classement d'admission ; ce qui est donc à mon sens profondément défectueux.

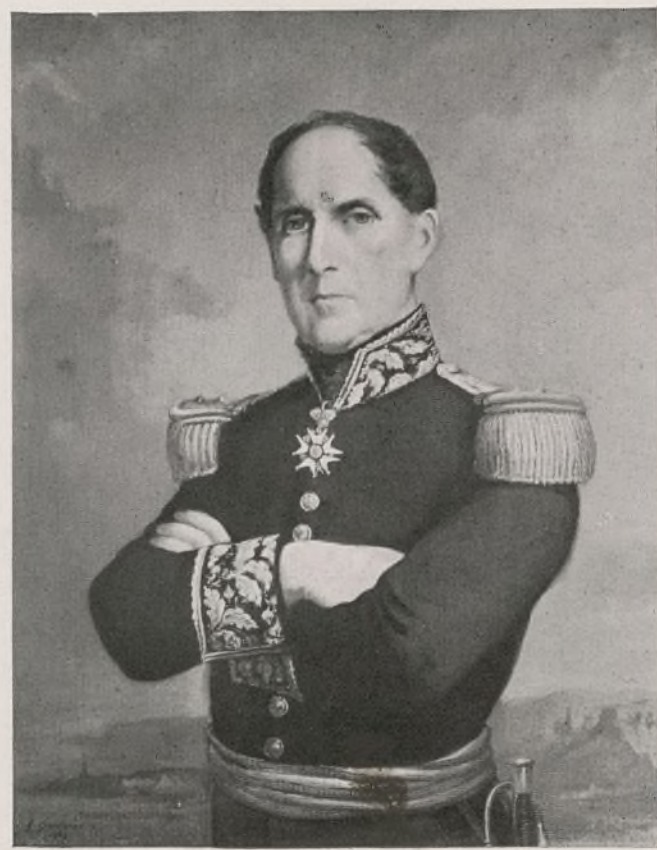
« Quant à moi, au lieu de cet obscur jury de classement, auquel on impose une tâche et une responsabilité qui dépassent ses forces, je voudrais au contraire un haut jury, composé de notabilités militaires et présidé par exemple par un Maréchal de France. Ce ne serait pas trop pour exercer cette mission si importante et si considérable de donner à l'armée les officiers les plus dignes de la commander.

« Ce qu'il y a de bien certain, c'est que sous l'action d'un pareil jury de classement, il ne pourrait pas se produire à l'École de ces déplorables admissions dont il existe, au moment même où je vous sou mets mes idées, un si scandaleux exemple.

« La liste d'admission annoncée pour cette année doit être de deux cent cinquante. Eux, sont maintenant au-dessus de ce chiffre puisque la règle est une promotion. Mais au chiffre de 250 se rattache une question de principe que vous me permettez d'examiner. Vous savez du reste, combien en temps ordinaire, la part faite aux élèves de Saint-Cyr dans les emplois de sous-lieutenant est numériquement au-dessous de celle que la loi leur a

réservee et combien, au contraire, celle assignée par cette même loi aux sous-officiers se trouve exorbitamment dépassée, au grand préjudice des jeunes gens qui se destinent à l'École militaire. Je concevrais jusqu'à un certain point le forçement de l'esprit de la loi s'il devait en résulter un avantage assuré pour la composition de l'armée ; mais il n'en est pas ainsi, tant s'en faut, car nos notabilités sortent de l'École. C'est donc une preuve irréfutable que le recrutement des officiers par la voie des écoles est un excellent recrutement ; un recrutement précieux qu'il faut bien se garder d'altérer et d'amoindrir. Or, c'est précisément ce qu'on veut faire cette année en réduisant la demande d'admission à deux cent cinquante ; ce qui en fait, avec les désistements, les démissions, les décès, évalués à quinze, la réduit à deux cent cinquante élèves réellement admis ; on abaisse démesurément la part faite à notre École militaire et l'on porte ainsi, à mon point de vue, du moins, un véritable dommage à l'intérêt militaire de l'armée. On en porte un bien considérable aussi à l'intérêt des familles si brusquement surprises par des réductions exagérées. Je sais qu'on veut faire des économies ; je sais qu'il existe un certain encombrement dans les cadres. J'estime fort ces économies, mais à la condition qu'elles respectent les cadres, cette vraie force militaire du pays et avec lesquels on pourra toujours et en tout temps improviser facilement des armées en France.

« Quant à l'encombrement actuel, il n'a rien de grave ;



LE GÉNÉRAL DE TARLÉ  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1842 à 1846  
Par Grosclaude



LE GÉNÉRAL DE RICARD  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1846 à 1849  
Par Vignon





# PATRIE!

Tableau de BERTRAND — (Musée de Versailles)







il est limité et il doit disparaître en un temps limité aussi par le mouvement naturel des retraites et des extinctions. En tout cas, je ne crois pas trop m'avancer en espérant que cet excédent aura disparu lorsque les élèves admis en 1857 à Saint-Cyr seront appelés à prendre place dans l'armée. Il n'y a donc pas de motifs sérieux pour réduire exagérément le chiffre de ces admissions. C'est une mesure étroite, erronée, à laquelle, je le dis sincèrement, je regrette que vous soyez entraîné parce qu'elle est contraire aux vrais intérêts de l'armée en sacrifiant trop d'une part l'élément des Écoles pour laisser prédominer l'élément sergent et en détournant, d'autre part, les familles, du courant des Écoles militaires ; tendance précieuse qu'il faudrait bien se garder de décourager.

» Voilà, cher maréchal, les raisons péremptoires pour lesquelles, si j'avais voix au chapitre, je voudrais que l'admission à Saint-Cyr fût, cette année, maintenue à trois cents élèves et ne descendît en aucun cas au-dessous de deux cent cinquante effectifs. Dans l'hypothèse la plus favorable, la part légale de Saint-Cyr serait encore loin d'être faite. Je vous livre ces observations telles quelles. Vous les jugerez et les apprécierez, je désire vivement qu'elles reçoivent votre approbation puisque vous pouvez, dans ce moment extrême, leur donner vie et autorité près de tous.

» Quelque chose qui arrive, je demeurerai, cher maréchal, le plus dévoué et le plus respectueux de vos sincères amis. »



*Plaque de shako (École royale, XVIII<sup>e</sup> siècle)*

Le général Trochu écrivait, le 14 octobre 1862, au Ministre de la Guerre, après son inspection à Saint-Cyr, quant à l'esprit qui animait le personnel dirigeant de l'École.

« Des épurations faites à propos, des choix judicieux ont singulièrement amélioré la qualité du personnel dirigeant. Dans tous les grades comme dans toutes les fonctions, j'ai rencontré des hommes de bon vouloir, et, en assez grand nombre, des hommes distingués par l'éduca-

tion, par les sentiments, par l'attitude, par la tenue. Plusieurs officiers, très jeunes, bien tournés, d'un caractère sérieux, très zélés et entendus, légionnaires, offrent aux élèves un charmant et brillant spécimen de ce que doit être, dans l'armée, l'officier originaire de l'École militaire. Ma joie et, je dois le dire, ma surprise, en me sentant si bien entouré, étaient grandes, et je les ai vus pénétrés quand, leur rappelant qu'ils étaient tous à l'état d'exemple et de professorat permanent devant la jeunesse d'une École où sont les officiers supérieurs et généraux de l'avenir, je leur ai montré la responsabilité particulière qu'ils avaient sous ce rapport devant l'État et devant le pays.

» Ce réel progrès dans la constitution du personnel dirigeant est un fait de haute importance et le département de la Guerre en recueille dès à présent les fruits.

» La généralité des jeunes gens admis à l'École militaire, manque, on le sait trop, d'éducation, de dignité. Leurs manières, leur langage, leurs habitudes sont subalternes. C'est



*Cour Rivoli et statue du général Marceau, par Clésinger*



à la gratuité indéfiniment étendue, sans conditions, à la gratuité devenue un abus déplorable au lieu d'être la consécration d'un grand principe rémunérateur qu'il faut attribuer cette altération toujours croissante du recrutement de l'École. Si l'État ne croit pas pouvoir abroger la loi d'origine révolutionnaire qui a créé cette situation, il ne peut en atténuer les périls qu'en entreprenant de refaire lui-même à Saint-Cyr l'éducation, les sentiments, les habitudes de cette jeunesse. Et il n'atteindra ce but qu'en la mettant en contact journalier avec des hommes distingués, choisis avec un soin scrupuleux et qui lui soient sympathiques...

» Aussi, dès cette année, par des efforts dont le mérite appartient en propre au général commandant et à ses auxiliaires, l'esprit des élèves et leur attitude sont meilleurs.

» J'ai également constaté, en me reportant au temps où j'étais élève à l'École militaire, que la composition des adjudants et autres sous-officiers en contact journalier avec les élèves, s'était très heureusement modifiée. Tous sont convenables, de bonne tenue et il se rencontre parmi eux un assez grand nombre de jeunes gens qui ont quelque avenir.

» Au sommet de ce personnel amélioré figure un homme qui est lui-même l'expression la plus heureuse et la plus complète de cette amélioration; je veux parler du général de L'Abadie d'Aydein. Il a beaucoup de distinction naturelle



Un Saint-Cyrien en 1870

et acquise, l'âme élevée, des sentiments excellents, une bienveillance infinie contre laquelle il est lui-même en garde, de sorte qu'il montre au moment utile toute la fermeté nécessaire dans l'exercice de son difficile commandement. Il a d'ailleurs une dignité habituelle qui ne permet pas aux fonctionnaires qu'il dirige et aux élèves d'oublier ce qu'il est dans l'École. Tous honorent et respectent

son caractère. Il a pour son œuvre un goût très vif que le succès a développé et il joue son rôle avec un entrain remarquable. C'est à cheval, l'épée à la main, commandant lui-même son bataillon et son escadron qu'il me les a présentés.

» Malheureusement, il n'est pas doublé dans ce rôle par un officier qui puisse le remplacer, absent ou malade, ni même le seconder efficacement dans la direction du service. Je ne peux mieux définir le commandant en deuxième qu'en répétant ici la note que je lui ai donnée : « Taille au-dessous de la moyenne, fortement constitué, bonne physionomie. Officier supérieur rempli d'honorables sentiments, recommandable par de beaux services et de nombreuses blessures, mais manquant d'initiative, de vues et de portée. Il est immobile, ne dit rien et n'en pense pas davantage. »

» Le général a, heureusement, d'autres auxiliaires plus utiles. Le commandant du bataillon, qui est un officier supérieur accompli, vraie cheville ouvrière de l'École, conduisant les détails avec une sagacité, une compétence, un zèle au-dessus de tout éloge; le commandant de la section de cavalerie dont les mérites très divers sont bien connus dans son arme; le directeur des études, officier supérieur très sûr, fort instruit, entendu et dévoué.

» J'ai dit que l'esprit des élèves était devenu meilleur parce qu'ils étaient bien conduits et parce qu'ils avaient de bons modèles sous les yeux. Dans la tradition séculaire de Saint-Cyr, la police était tracassière, inquisitoriale, toujours oppressive, violente à de certains moments et elle s'exerçait par des agents mal choisis. Le général, dès qu'il s'est vu en possession d'une autorité morale suffisante a ouvert une soupape à cet état permanent de tension et de contention. Il a parlé raison à de jeunes hommes en état,



LE GÉNÉRAL ALEXANDRE  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1849 à 1855  
Par Michel de Villebranche



LE GÉNÉRAL DE MONET  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1855 à 1861  
Par Rignol-Dubaux



par leur âge, d'entendre ce langage. Il leur a inspiré le respect d'eux-mêmes et ils ont à présent, par une conséquence naturelle et prévue, le respect d'autrui. Il a développé parmi eux un certain goût pour les arts, pour la musique en particulier. Ils ont des concerts et jouent de petites comédies; délasséments auxquels on convie de temps en temps les familles et la société de Versailles dans des réunions dont les élèves font les honneurs. Tout cela sobrement, dans la mesure qui convient.

» Il ne faut pas s'étonner que ce régime judicieux d'éducation générale complétant un régime d'éducation spéciale militaire fermement appliqué ait donné de bons fruits; que les sentiments des élèves se soient relevés; que leurs habitudes soient devenues moins grossières et moins turbulentes. Ces résultats font le plus grand honneur au général de L'Abadie, qui a rendu par eux à l'armée un service considérable.

» Dès mon entrée en matière avec les élèves je me suis emparé de cette situation, la mettant en relief et en faisant un piédestal au général commandant dont je leur ai déclaré : *que je venais moins contrôler l'œuvre que la continuer et la consacrer*. A partir de ce moment je n'ai plus quitté ces jeunes gens dont je me suis fait le professeur à mon tour. Dans une série de leçons qu'ils suivaient avec une ardente attention,

je leur ai montré le haut rôle, entre nos institutions militaires, de l'École de Saint-Cyr qui résumait en elle tout l'avenir du commandement dans l'armée; les devoirs qui en découlent pour eux dans l'École; les devoirs qui les attendent hors de l'École. Jamais, peut-être, monsieur le Maréchal, j'ose vous le dire avec une sorte d'orgueil, propagande militaire plus convaincue ne fut plus vivement accueillie. J'avais réellement relevé ces jeunes âmes; je les avais remplies de sentiments de patriotisme et de loyauté qui sont l'honneur des armées. Aussi quand, au jour de la proclamation solennelle de la liste des sous-lieutenants, j'ai rappelé aux élèves que je n'étais là que le mandataire du Ministre de la Guerre agissant lui-même au nom de l'Empereur, d'unanimes et sincères acclamations, d'autant plus précieuses qu'elles n'étaient pas prévues, encore moins préparées, ont fait retentir la vieille cour de Wagram.

» Tout au travers de cet enseignement qui est resté constamment entouré de l'appareil de l'Inspection générale, j'ai fait de sévères exécutions, cheminant toujours au milieu des élèves avec la devise qu'ils comprenaient à merveille : « Qui aime bien châtie bien. » J'ai quitté l'École avec le plus ferme espoir d'en avoir définitivement changé la tradition et après avoir fait jurer à la promotion qui demeure, de fonder à Saint-Cyr la confraternité militaire, en accueillant en camarades les nouveaux venus de cette année. Enfin, monsieur le Maréchal, je crois avoir réalisé cette pensée que j'avais exprimée pendant le cours de mes opérations à tous les élèves réunis : « Je suis un homme de foi et je crois fermement que la Providence, en voulant que l'honneur si attendu m'appartint d'être le premier officier général originaire de Saint-Cyr qui fût l'inspecteur de Saint-Cyr, a voulu en même temps que ma mission fût particulièrement féconde et bénie. »

— LE — Aux Prytanées, on ne remettait que des fanions.

DRAPEAU L'École spéciale de Fontainebleau reçut, à la distribution des Aigles, le 4 décembre 1804, un drapeau portant, d'un côté :

*L'Empereur des Français*

*Aux élèves de l'École spéciale militaire.*

De l'autre :

*Ils s'instruisent pour vaincre.*



Le Drapeau de Saint-Cyr et sa Garde d'Honneur





Elève de la Section de Cavalerie (1906)

Le 5 juillet 1820, Louis XVIII donne un drapeau à Saint-Cyr, « soie blanche parsemée de fleurs de lys d'or ». C'est Louis-Philippe qui doit rendre le grand insigne aux trois couleurs.

Cette cérémonie, très imposante, eut lieu, à Versailles, le 11 juin 1837, ainsi qu'il est indiqué dans ce rapport :

« Nous, Alphonse de Launay Sous-Intendant militaire de 1<sup>re</sup> classe, officier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur et de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne de la 2<sup>me</sup> classe, chargé de l'inspection administrative de l'École Spéciale militaire.

» Sur l'avis à nous donné par M. le comte Baraguey d'Hilliers, maréchal de camp, commandant l'École, que Sa Majesté le roi Louis-Philippe remettrait un drapeau au bataillon des

élèves, selon la promesse qu'elle avait daigné en faire, en passant la Revue Générale des Gardes Nationales de l'arrondissement de Versailles et des troupes de la garnison, le dimanche 11 juin.

» Nous sommes transporté devant le front du bataillon placé à la droite du Général Commandant, au moment où Sa Majesté, entourée de son État-Major et assistée de M. le Lieutenant-Général baron Bernard, ministre de la Guerre, s'est présentée devant le bataillon, de l'École, lui faisant face au centre.

» Sa Majesté tenant dans ses mains le drapeau destiné à l'École Spéciale militaire a donné l'ordre d'ouvrir un ban et immédiatement après, elle a prononcé, au milieu d'un profond silence le discours dont les paroles textuelles sont rapportées ici :

» Je viens réaliser la promesse que je vous ai faite de donner à l'École ce drapeau quelle a si bien mérité par sa conduite, par son application, par son patriotisme et par le bon esprit dont elle est animée. Le plaisir que j'éprouve à vous le présenter, s'augmente en vous le donnant en présence de ce grand monument<sup>1</sup> où je vous ai conduit moi-même pour vous montrer cette imposante réunion des grands souvenirs de notre histoire et de toutes les gloires de la France. C'est là ce qui doit vous guider dans la carrière qui s'ouvre devant vous, sous ces nobles couleurs dont la vue fait toujours une sévère impression sur toute la Nation et que vous avez reprises avec tant de bonheur il y a déjà sept ans. Vous saurez soutenir l'honneur du drapeau tricolore comme l'ont fait vos devanciers, et si jamais vous deviez le porter au combat, la France entendrait de nouveau retentir dans vos rangs ce cri des contemporains de ma jeunesse, en 1792 :

Nous entrerons dans la carrière,  
Quand nos aînés n'y seront plus.  
Nous y trouverons leur poussière  
Et l'exemple de leurs vertus...

» Et comme eux, vous suivriez ces nobles exemples ; vous vous montreriez dignes du nom français, et partout la voix de la Patrie vous appellerait à sa défense, vous seriez prêts à verser votre sang pour l'honneur, la liberté et la sûreté de la France...

» Ce discours prononcé avec une chaleur entraînante a été accueilli aux cris redoublés de : « Vive le Roi ! » par le bataillon des élèves et par la foule qui l'entourait. Il a été suivi d'une courte allocution de M. le Lieutenant-Général Baron Bernard qui a prononcé la formule du serment, ainsi conçue :

« Vous jurez fidélité au Roi des Français, obéissance à la Charte Constitutionnelle et aux lois du Royaume. »

» Tous les élèves ont répondu en masse et avec enthousiasme :

« Nous le jurons ! »

» Le drapeau a été reçu alors des mains du Roi par M. le comte Baraguey d'Hilliers, maréchal de

1. « Château de Versailles. »



LE GÉNÉRAL DE GONDRECOURT  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1867 à 1870



LE GÉNÉRAL DE LABADIE D'AYDREN  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1861 à 1867  
Par Pinel de Grandchamp



camp, et remis par lui entre les mains de M. Léon Ernest Nicod, élève, sergent-major, désigné pour le porter et qui s'est rendu de suite à son rang de bataille.

» Sa Majesté a ordonné de fermer le ban et s'est éloignée aux nouveaux cris de « Vive le Roi ! » et au milieu de l'émotion qu'avaient fait naître dans tous les cœurs les belles paroles qu'elle avait prononcées, accueillies si chaleureusement par les élèves, fiers de la garde d'un drapeau remis dans une circonstance aussi

solennelle et d'une manière aussi honorable pour l'École...

» Après la revue, le Bataillon de l'École Spéciale militaire, tenant la droite des troupes de ligne, a défilé devant Leurs Majestés le Roi et la Reine des Français, Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges et leurs Altesses Royales les princes et princesses.

Napoléon III fit rétablir sur le drapeau l'ancienne inscription :

#### ILS S'INSTRUISENT POUR VAINCRE

Modifiée le 30 juin 1880, elle devint :

#### ILS S'INSTRUISENT POUR DÉFENDRE LA PATRIE

Actuellement, le drapeau de Saint-Cyr ne porte plus aucune devise, hormis celle de l'Armée Française :

#### HONNEUR ET PATRIE

en plus du titre dont tout élève a le droit d'être fier :

#### 1<sup>er</sup> BATAILLON DE FRANCE

**LE LIVRE D'OR DE SAINT-CYR** La liste des élèves admis à l'École Spéciale militaire contient cinq mille quatre cent quarante-quatre noms inscrits de 1804 à 1814.

De 1808 à 1813 les promotions de Saint-Cyr se poursuivent régulièrement. Mais après la campagne de Russie commence une phase tragique de leur histoire : Ne fallait-il pas reconstituer les cadres détruits en Russie. La première promotion est du 30 janvier, elles se succédèrent ensuite de

mois en mois, puis de quinzaine en quinzaine. Un nom : Lartigue, envoyé au 145<sup>e</sup> de ligne. La deuxième, du 8 février : Jaymebon, envoyé au 57<sup>e</sup>. La troisième, du 3 mars : Maedernote, envoyé au 4<sup>e</sup> régiment d'artillerie de marine. La quatrième, du 9 avril : Grobon, envoyé à la Jeune Garde.

Napoléon va nommer lieutenants en second dans l'artillerie, le 7 juillet : Goultier la Chèze, Delpit,

Loyau, Comtet, Corrad, Delecourt, Barreau, Borne, Chereil-Larivière, Lecarpentier, Comille, Guyon de Montlivault et Guillot de Rochepierre.

La promotion du 6 septembre envoie dans l'infanterie : Vidal de Vallalrègue, Laterrade, Duverney, Nureau, Berguin, Bardou, Desailly, Charpentier, Saint-Martin, Petsch, Granger, Ladiou, Jacot, Billef, Suzanne, Brizi, Bénard, Totin, Petit, de Saint-Priest, Jacquier, Blanchard, Haba, Lemotheux, Doumeing, Mé-

nard, Lebrun, Maupon, Leiris, Baleyrier, Delatouche, Clément, Gaignet, Boy, Herbet, Armand, Bergeret, Chaduc.

Et dans l'artillerie : Buron, Cabot, Braive, Hardier, Saint-Paul, Chabard, Peugnet, Prompt, Rendu, Brédif, Bron, Valterre, Champauhet, Ripaille, Mollerat, de Villeménard, Gibert, Magnée, Beausire, Pradal, Touzeau, Delaby, Wilmar, Magnytot, Palais, Forest, d'Auvigny, Trinchant, Philippe, Querret, Bobin, Delahaye, Marion, Guillot, Gaudichon, Lafagette, Darribeau, Brisson, Aribert, Jaillot, Luzu, Escauyé, Vivier, Hérault, Chenaux, Duportal, Vuarin, Reynard, Gay, Oibert, Garnier.

Promotion du 18 décembre : Perrin, envoyé au 22<sup>e</sup> chasseurs.

22 décembre, promotion faite pour l'infanterie : Darey, Nyvenheim, Bouliée, d'Harvilliers, Ménouville, Palis, Frantzen, Pesson, Deleuze, Lacoste, Regnault, Baylac, Solier, Adhémar, Baudouin, Destaing, Dufaure, Gandon, Fricault, Cœur, Rémy, Prévost, Barré, Ribierre-Larivière, Laurenty, Burmand, Caillard, d'Ingrande, Bouton, Holtz, Aventurier, Lemaire, Bouchez, Pigolet, Forel, Dumas, Loiseau, Bepmalt, Fel, Blouquier, Rousseau, Joffroy, Bely, Carrière, Humbert, Grosdevand, Richard, Jangey, Ferret, Momard, Delestre, François, Perrin, Huet, d'Eynalten, Vlich, Roncelle, Ferréol, Veuillet, Vandermissen, Castaing, Bourgeot, Carelier, Noël, Leyel, Cretot, Thézan, Rolland, Clémence, Allard, Gorin, Pierson, Ladrage, Simonnet, Domingon, Sarrête, Serrac.

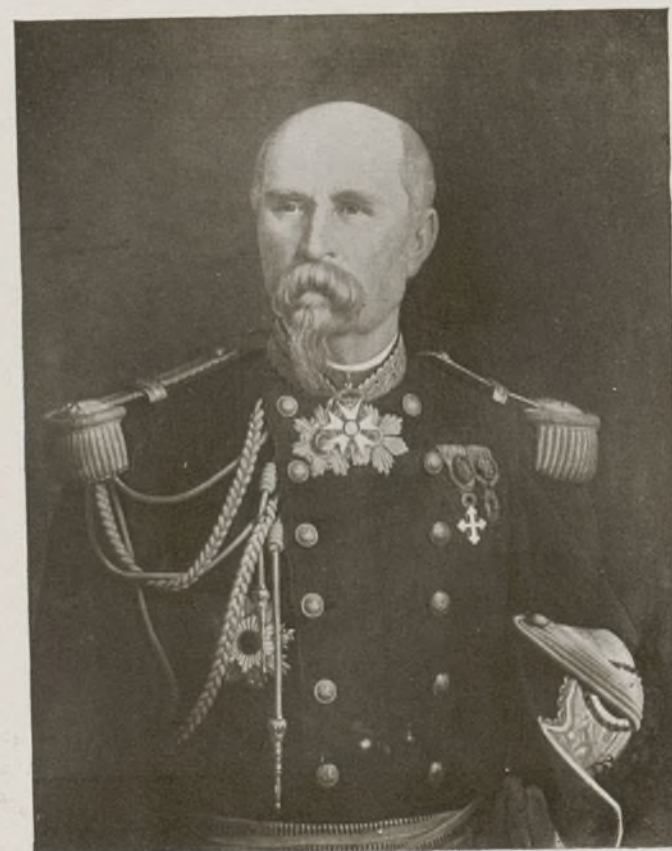
Les promotions des 11 et 22 décembre, envoient dans les régiments d'infanterie : Denis, Lemarchand, Lavech, Dejardin, Krantz, Gaillard, Flory, Mairesse, Jaluzot, Barral frères, Michel, Valade, Dupeuty, Leducq frères, Olivier, Gaubert, Anthonitz, Paris, Hoche, Doussot, Planès, Heuchard, Regaud, Lamer, Gautier, Roser, Delarue, Hulin, Pentin dit Tancrède, Rère, Hentjès, Juzand, Chausin, Bucée, Durat la Salle, Hugot, Louis, Oiré, Lis-



Bataille de Solferino  
Par Jules Rigo  
(Musée de Versailles)



LE GÉNÉRAL CHOLLETON  
qui commanda l'École de Saint-Cyr en 1880  
Par Bassot



LE GÉNÉRAL HANRION  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1871 à 1880  
Par Fossey





LE GÉNÉRAL TRAMOND  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1886 à 1889

Songeon, Duquesne, Guillotin, Blottefière.

En 1814, trois grandes et dix petites promotions furent faites. Au total : cent trente-un sous-lieutenants nommés ; parmi lesquels : Colleville, Bailly, Babin-Grandmaison, Oudot, Dessaigne, Isabey, Vauguion, Clémenceau, Ropert, Fleury, Carnot, Delayrac, Petitot, Uivaud, d'Anglade, Rostaing, Bellier de Launay.

En 1815, par décret du 10 avril, Napoléon fait officiers les élèves de l'École spéciale : Touffait, Soulages, Maupan, Huchet, Blanc, Lenoir, Franqueville, Cocu, Laclos, Chamereaux, Dibard, Rousset, Claret, Lecontre, Huard, Larcher, Coulon, Ferry, Vallot, Bossu, Biston, Boinard, Talareau, Fralière, Morlet, Dormier, Toscan, Vidal, Faillon, Sol, Marchand, Bernard, Barbié, Denambe, Juge, Jourdan, Parson, Aubriet, Eynard, Thorent, d'Anthouard, Dehooche, Périgord, Cuvelnier, Silgny, Garnier, Rizouard, Lambert, Lemaire, Labigue, Bourgogne, Leblanc de Sévigny, Pinthon, Tarde, Pellissier, Delaage, Leclerc de Lamotte, Berlaud, Larminat, Fuguière, Neterel, Perségol, Dezille, Robbe, Morel, Trolé, Humbert, Cuny, Isnard, Clausade, Vidal de Lauzun, Pinault, Tisseuil, Hélier, Lafitte, Grenier, Delobel.



LE GÉNÉRAL MAILLARD  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1896 à 1900  
Par Léon Glaize

kerme, Grandin, Forest, Darmandery, Gottermann, Bonnard, Grassien-Chatelard, Maillard, Puvis, Lavardens, Ser, Guériot, Chevalier, Jany, Brosard, Bernardy, Alleyrat, Fauret, Frigier, Estienne, Caillad, Joubert-Paradol, Balat, Chevallereau, Frenancourt, Baulet, Dassonville, Saisset, Deiasseux, Grosjean, Le Brasseur, Leture, Poulain, Amé, Dreuilhe, Krusich,

Barral, Cuverville, Chasseloup-Laubat, Claparède, Clamorgan, Choiseul, Colbert, Darcy, Dutertre, de Farcy, de France, de Goyon, Giraud, de Germiny, Latour-Dupuis, de Pimodan, Ligny, Malher, Mayran, Montmorency de Luxembourg, de Maistre, Pélissier, Pigalle, de Quélen, de Rochefort, Saglio, de Saisset, de Suffren, de Trédern, Villemain, de Camas.

1826 à 1840 :

D'Albignac, d'Abrantès, Alpy, Azan, de Flavigny, de Béville, Bordas, Bastoul, Aabin, Cuvillier, Comeau, de Caen, de Cisse, de Caulaincourt, Colson, Cler, Daru, Douai, Delmas, du Halgouat, Dellard, Dupin, Dupaty, d'Anthès, d'Exea, d'Harcourt, de France, Jouffroy, Franceschi, Koch, Flavigny, Galinier, de Jourdan, Ladmirault, de Pélissier, Lapanouze, Lepic, Lapasset, Lewal, Montholon-Sémouville, Pajol, de Rilly, Reille, de Solages, de Tinseau, de Vassoigue, de Torcy.

1840 à 1850 : Bonnechose, Boissonnet, Bourgoing, Brice, Colomb, Carayon, Chambrun, Charmes, Dampierre, Davout, de Dion, Friant, Froidevaux, Garcin, Guizot, Hanrion, Hervé, Jaurès, Ménorval, Mornac, Norvins, Pontécoulant, Paulin, de Rochechouart, Rothwiler.

1850 à 1854 : Bourgoing, Berruger, Chanoine, de Cools, des Garets, de Fitz-James, Latour du Pin, Lapparent, Prax, Rousset, Reille, Rapp, Sonnois. Bibesco, Bailly, de Bernis, Canonge, de

1854 à 1860 :

Chamborand, Cremer, Delage, Excelmans, de Fontenoy, de Jouffroy d'Albans, de La Ferté, de Montebello, Victor Massena, duc de Rivoli (aujourd'hui Prince d'Essling), Marguerite, Le Masin, Pardieu, Savary, Triteux, de Trévisse, Toucas, de Vandrecourt.

1868 à 1879 :

Dupont Withe, de Verneuil, Chassépot, Dalmas de Lapérouse, de Lestapis, Metzinger, Passérieu,



LE GÉNÉRAL DEFFIS  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1880 à 1886  
Par Ch. Crauck



LE GÉNÉRAL MOTAS D'HESTIEUX  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1889 à 1893



LE GÉNÉRAL DE MONARD  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1893 à 1896  
Aquarelle de Ch. Morel





LE GÉNÉRAL MARCOT  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1901 à 1906

Pierre 1<sup>er</sup>, roi de Serbie, de Chabot, de France, Hardy de Périni, d'Armagnac, Bonnal, Escudier, de Torcy, de Chazelle, de Cossé-Brisac, de Luce-Saluces, Marcot, de Levis-Mirepoix, Chamoïn, Villers, Bailloud, Jacquín, de Nonancourt, Geslin de Bourgogne, Michel, de Broglie, Saisset-Scheider, Vidal de la Blache, Zimmer, Carayon-Latour.

Saint-Cyr a fourni aux armées françaises, 4 ma-

réchaux : Pélessier, Canrobert, Mac-Mahon, Forey ; des divisionnaires parmi lesquels : de Damrémont, Brunet, Mayran, Espinasse, Douai, Ducrot, Decaen, Guyot de Lesparat, Pierre Renault. Des généraux de brigade, au moins sept cents.

Les généraux commandant l'École furent : Bellavène, 1805-1812 ; Meunier, 1812-1814 ; de Richemont, 1814-1815 ; Bellavène (reprise), 1815 ; d'Aubignac, 1818-1821 ; Obert, 1821-1823 ; de Durfort, 1823-1827 ; Prince de Broglie-Revel, 1827-1830 ; Lenoir, 1830 ; de Richemont, 1830-1834 ; Baraguey-d'Hilliers, 1834-1841 ; Caminade, 1841-1842 ; de Tarlé, 1842-1846 ; de Ricard, 1846-1849 ; Salleix, 1849 ; Alexandre, 1849-1855 ; de Monet, 1855-1860 ; de Labadie d'Ayden, 1860-1866 ; de Gondrecourt, 1866-1870 ; Hanrion, 1871-1880 ; Deffis, 1880-1886 ; Tramond, 1886-1889 ; Motas d'Hestreux, 1889-1893 ; De Monard, 1893-1896 ; Maillard, 1896-1900 ; Passerieu, 1900-1901 ; Marcot, 1901-1906 et Dubail depuis 1906.

Quant aux noms des promotions, rappel de faits célèbres, donnés au sorties à partir de 1830, ils s'inscrivirent : *Du Firmament*, 1830-1832 ; de *La Comète*, 1835-1837 ; de *Constantine*, 1837-1839 ; de *l'Obélisque*, 1838-1840 ; de *Mazagran*, 1839-1841 ; des *Cendres*, 1840-1842 ; d'*Orient*, 1841-1843 ; du *Tremblement*, 1842-1844 ; d'*Isly*, 1843-1845 ; de *Djemmah*, 1844-1846 ; d'*Ibrahim*, 1845-1847 ; d'*Italie*, 1848 ; de *la République*, 1847-1848 ; de *Hongrie*, 1848-1850 ; de *Zaatche*, 1849-1851 ; de *l'Aigle*, 1850-1852 ; de *Kabylie*, 1851-1853 ; du *Drapeau*, 1852-1854 ; de *Turquie*, 1853-1855 ; de *Crimée*, 1854-1856 ; de *Sébastopol*, 1855-1856 ; du *Prince Impérial*, 1855-1857 ; du *Djurjura*, 1856-1858 ; de *l'Hindoustani*, 1857-1859 ; de *Solférino*, 1858-1860 ; de *Nice et Savoie*, 1859-1861 ; du *Céleste Empire*, 1860-1862 ; du *Mexique*, 1861-1863 ; de *Puebla*, 1862-1864 ; du

*Danemark*, 1863-1865 ; d'*Oajaca*, 1864-1866 ; de *Vénétie*, 1865-1867 ; du *Sultan*, 1866-1868 ; de *Mentana*, 1867-1869 ; d'*Aïn-Maghi*, 1868-1870 ; du *Plébiscite*, 1869-1870 ; des *Officiers-élèves*, 1871 ; d'*Alsace-Lorraine* nouvelle, 1871 ; du *Shah*, 1872 ; de *la Colonne*, 1873-1875 ; *Grande Promotion*, 1874-1876 ; d'*Herzégovine*, 1875-1877 ; de *l'Exposition*, 1876-1878 ; de *Novi-Bazar*, 1877-1879 ; des

*Zoulous*, 1878-1880 ; des *Drapeaux*, 1879-1881 ; des *Kroumirs*, 1880-1882 ; d'*Égypte*, 1881-1883 ; des *Pavillons-Noirs*, 1882-1884 ; *Madagascar*, 1883-1885 ; de *Fou-Tchéou*, 1884-1886 ; de *l'Annam*, 1885-1887 ; de *Châlons*, 1886-1888 ; de *Tombouctou*, 1887-1889 ; du *Grand Triomphe*, 1888-1890 ; du *Dahomey*, 1889-1891 ; de *Cronstadt*, 1890-1892 ; du *Soudan*, 1891-1893 ; du *Siam*, 1892-1894 ; de *Jeanne d'Arc*, 1893-1895 ; d'*Alexandre III*, 1894-1896 ; de *Tananarive*, 1895-1897 ; *Première des Grandes Manœuvres*, 1896-1898 ; de *Bourbaki*, 1897-1899 ; *Marchand*, 1898-1900 ; *In-Salah*, 1899-1901 ; du *Tchad*, 1900-1902 ; de *la Légion d'Honneur*, 1901-1903 ; du *Sud Oranais*, 1902-1904 ; de *la Tour d'Auvergne*, 1903-1905 ; du *Centenaire d'Austerlitz*, 1904-1906 ; *La Dernière du Vieux bahut*, 1905-1907.

A Saint-Cyr, toute gloire est vénérée puisque, en plus

des statues de Marceau et de Kléber dressant dans les cours leurs belles silhouettes, les salles d'études ont reçu, depuis 1895, les noms de : *Charlemagne*, *Saint-Louis*, *François 1<sup>er</sup>*, *Henry IV*, *Louis XIV*, *Napoléon*, *Marengo*, *Auerstaedt*, *La Smala*, *Solférino*.

Baptisés aussi, les carrés : *Luxembourg*, *Villars*, *Ney*, *Davout*, *Bugeaud*.

Les avenues : *Murat*, *Mas-sena*.

Les cours d'études : *Alexandre*, *Colbert*, *Montbrun*, *Kellermann*, *Pajol*.

On y foule les terrains d'*Iéna* ; on y cherche l'ombre dans le bois de *Kléber*.

Les noms des dortoirs : *Denain*, *Fontenoy*, *Fleurus*, *Montebello*, *Marengo*, *Alger*, *Constantine*, *La Smala*, *Isly*, *Inkermann*, *Sébastopol*, *Magenta*, *Solférino*, *Puebla*.

A part ces grands noms, qui ajoutent à la majesté du lieu, Saint-Cyr garde peu de souvenirs matériels de son passé et des grands hommes qui traversèrent ses salles d'études,



LE GÉNÉRAL PASSERIEU  
qui commanda l'École de Saint-Cyr de 1900 à 1901



LE GÉNÉRAL DUBAIL  
qui commande l'École de Saint-Cyr depuis 1906  
(Cl. Sartony)



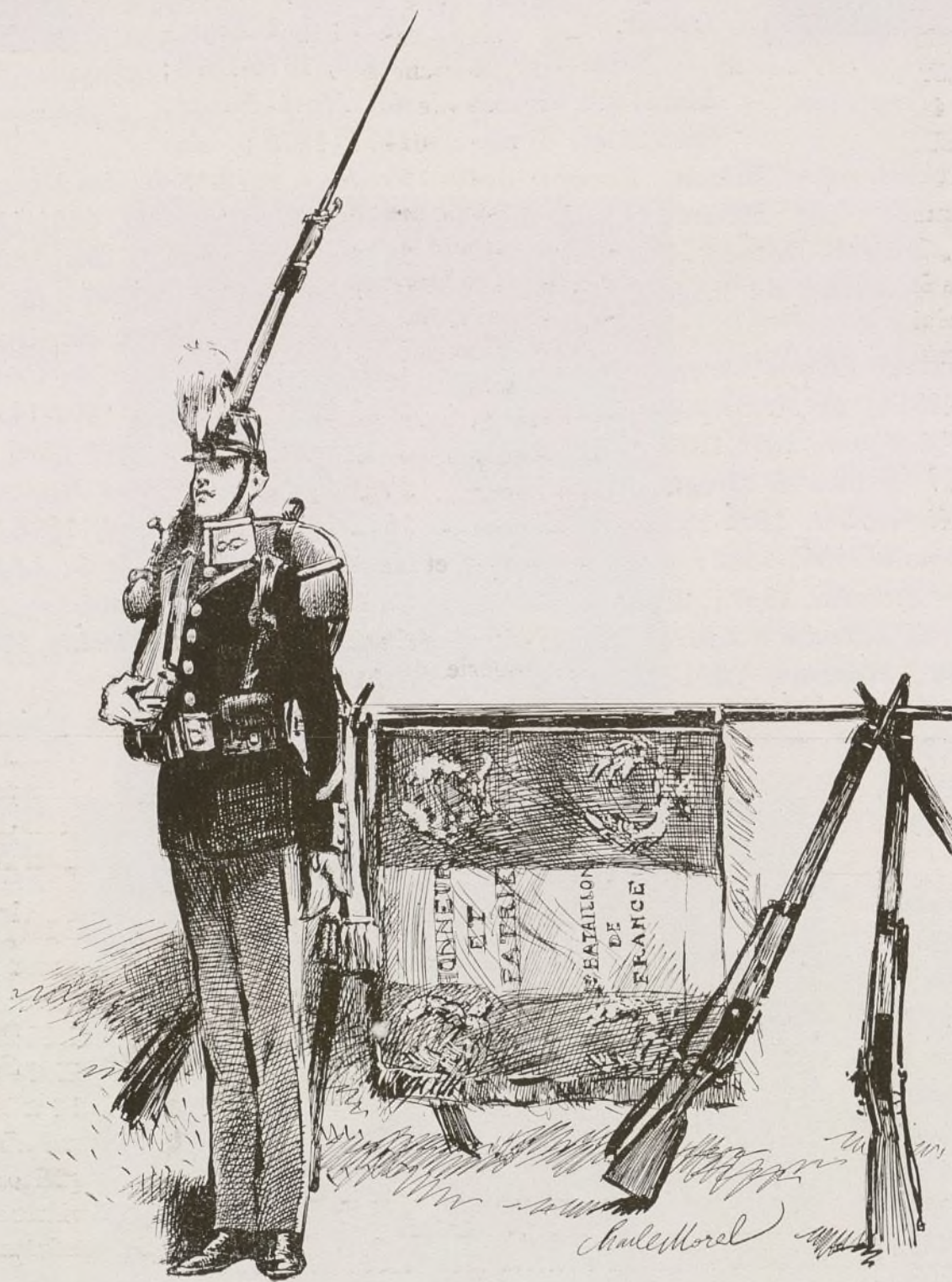
FIGARO ILLUSTRÉ

ses cours au pavé sonore. On sent qu'ici, à toutes les époques, on s'est borné à travailler, à *s'instruire pour vaincre*. Considérée comme corps de troupe, l'École ne possède pas d'archives anciennes. Hormis la Bibliothèque, entr'ouverte à quelques privilégiés, et la Salle d'Honneur, où sont réunis les portraits des généraux qui commandèrent l'École spéciale militaire, aucune partie de cet illustre établissement n'offre au chercheur l'aspect de gravité historique qu'il s'attendait à y trouver à chaque pas. Aussi n'est-ce point sans difficultés qu'on a pu réunir pour cet historique sommaire une illustration suffisamment importante et caractéristique.

Avec ses façades blanches et ses allées fleuries, l'École

de Saint-Cyr semble demeurer jeune. Certains coins, comme la Cour de Mars, avec son fronton belliqueux et ses arbres splendides, réalisent la plus heureuse harmonie de charme paisible et de gravité. C'est bien là le cadre qui convient à l'apprentissage de la science et des vertus militaires et patriotiques. Une jeunesse studieuse y puise la forte énergie qui, dans les jours d'épreuves, pourrait assurer notre défense. Son droit reste entier de répondre fièrement au *Qui vive ?* de la sentinelle : *Premier bataillon de France !*

ÉDOUARD GACHOT





## *La Mode*

C'EST QU'IL VAUT MIEUX TAIRE ♦♦♦♦♦  
LES GRANDS JOURS DE COSMOPOLIS  
♦♦♦ ENVAHISSEMENT DU TULLE ♦♦♦  
LE RAFIA ♦♦♦ AUTEUIL, LES DRAGS, LE  
GRAND PRIX ♦♦♦ LES DÉPARTS ♦♦♦♦♦  
L'ÈRE DU RUBIS ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Il est entendu que l'imagination des maîtres de la couture se met fort en peine ces temps-ci. Sur les thèmes Directoire et Empire, ils brodent à qui mieux mieux ; il en est même, non des plus grands, qui ne trouvant pas les hardiesses actuelles assez suggestives cherchent à les accentuer encore



Robe de foulard royal rose et blanc garni de filet de soie blanche. Manche et guimpe d'Alençon, écharpe enroulée frangée de glands (*Signée Laferrière*). (Ph. Reutlinger).

sous prétexte de faire de l'art. Y réussissent-ils ? Il est permis d'en douter quelquefois, car il ne faut pas tout admirer en mode et je ne connais rien de plus ridicule que cette obligation où nous sommes toutes de nous extasier systématiquement sur tout ce qui se fait. Mais contre certaines manifestations, — appelons-les *exhibitions* si vous voulez, — la conspiration du silence est ce qu'il y a de mieux.

Aussi bien notre attention se concentrait-elle ces jours-ci sur ces grandes fêtes d'élégance que sont les journées sportives, et après lesquelles Paris ne semble plus être Paris. Tous ses fervents s'étaient réunis, en effet, pour en faire la Cosmopolis rêvée et cela dans un cadre toujours plus vivant, unique au monde, de fraîcheur, de lumière et de chic.

Des grands noms en foule. Pour en dire une partie, il me faudrait les longues colonnes des quotidiens. Je m'arrêterai plutôt sur les toilettes. Il en est de si jolies qu'elles échappent à toute mauvaise humeur, qu'on aime la mode ou qu'on ne l'aime pas. Et puis elles sont si bien portées ! Les coquettes d'aujourd'hui désespéreraient Célimène et les maris n'ont plus qu'à s'incliner, alors même que sonne l'heure douloureuse.

Les petits « tailleurs » de tulle, notamment, évoluent par ces chaleurs avec une grâce charmante : tulle kaki sur fond glacé bronze, cravaté de tulle flottant sur une guimpe blanche ; tulle gris fumée sur taffetas d'un vert changeant avec corsage de dentelle teintée et guimpe de filet. Sur chaque costume, un amour de petit paletot assorti, en tulle rehaussé de galons, de bandes de taffetas, ou de motifs de broderie orientale frangée de pampilles.

L'ombrelle même se ressent de l'envahissement du tulle : il en est de gros tulle garni de pointes de dentelle que soulignent de larges

pastilles brodées au plumetis ; quelques-unes plus ou moins soutachées sur fond de tussor, — d'autres enfin, plus rustiques, en toile de Jouy avec manche de rafia ; puis quantité d'ombrelles japonaises.

Mais connaissez-vous le rafia ? C'est une paille exotique que l'on tresse de mille façons, qu'on égaie parfois de quelques cabochons de couleur ou de petites perles serrées les unes contre les autres. La place Vendôme l'ayant admis, en ceintures, en manche d'ombrelles, c'est un petit succès.

La journée d'Auteuil, avec son ciel maussade, a été le triomphe des demi-teintes : du gris naturellement : liberty, drap brodé, gaze et mousseline ; — du noir et blanc, en effet de rayures ou de transparence, — du bleu, du bis, en tussor qui semblait un peu aventureux.

Les broderies blanches n'ont pas tardé, d'ailleurs, à prendre leur revanche. La journée des Drags a été l'occasion d'un véritable triomphe pour la broderie anglaise et la grosse toile brodée très mélangées de Venise et de filet, montrant l'Irlande moins en faveur. Quelques merveilleux exemples :

Mme de Waru, en robe de toile blanche brodée, chapeau plumes blanches ; Mme Vesnitch, en robe de mousseline blanche brodée, chapeau blanc ; Mme Dollfus, en tulle blanc brodé recouvert de dentelles noires ; comtesse de Breuilpont, en robe de mousseline blanche brodée ; comtesse de Lhomel, en blanc, écharpe mauve ; comtesse de Bourboulon, en blanc ajouré et mauve, chapeau noir ; Mme Rodocanachi, en blanc, chapeau mauve ; Mme Coppens de Fontenay, en voile blanc brodé, chapeau bouton d'or couronné de fleurs ; Mme Legrand, en toile blanche brodée, chapeau aux ailes grises ; comtesse Pillet-Will, en broderies anglaises, chapeau avec glycines mauves.

A tant de blancheurs on oppose la note originale d'une ceinture de couleur ou même d'un paletot de nuance vive et l'ensemble échappe ainsi à toute banalité.

Laferrière a imaginé en ce genre une petite merveille, une robe lingerie de batiste blanche, toute brodée de guirlandes de roses, et dont la forme princesse se découpe à panneaux que souligne une étroite Valenciennes. Au bas, garniture ondulée, toute froufroulante de Valenciennes naine et d'entre-deux de plis fins, avec un rien d'Irlande en bordure. Fichu ancien drapé au corsage et manche longue faite d'une alternance de plis et de dentelle, avec petit volant d'Irlande retombant sur la main. En complément, jaquette de tussor moiré « framboise » boutonnée d'or, s'ouvrant par deux grands revers Directoire brodés au passé ton sur ton.

Cette exquise création franchissait la frontière espagnole pour faire les délices d'une noble Madrilène — il ne m'est pas permis de la désigner plus clairement. — Mais voici qui nous est resté, aux Drags, attirant tous les regards, retenant toutes les admirations.

Ce fut, dominant toutes les autres de sa ligne merveilleusement pure, une robe princesse de « voluptueuse » verte. Gainant le corps dans la souplesse de ses plis, elle tombait toute droite, pleine de mol abandon. D'allure Directoire, mais combien jolie et distinguée, celle-là, elle eut été la simplicité même, avec ses grands revers et ses parements liserés de noir, sans l'opposition savante d'une fine dentelle rebrodée d'or et d'une haute ceinture de ruban pékiné noir et blanc, tout fleuri de roses Paul Néron. Avec cela quelques boutons anciens dans le style, gorgerette et petites manches de tulle blanc. On chuchotait un peu partout et ce nom de Laferrière sonnait, comme porté par un essor nouveau, par ce souffle de parisianisme et de succès qui doit consacrer sans cesse même les plus hautes et les plus vieilles réputations.

On disait, entre autres indiscretions, que cette robe Directoire avait si fort tenté une de nos artistes les plus en beauté, qu'elle la porterait à Trouville, mais en gaze blanche, semée de larges pastilles filetées de noir et pékinée de satin, comme

si de légers rubans rehaussaient la fragilité du tissu : mêmes revers, même dentelle métallisée aux reflets d'or ancien, mais ici la ceinture fleurie de roses thé.

Car, le Grand Prix à peine couru, on songe déjà à s'enfuir pour aller retrouver sur les plages en vogue d'autres journées sportives, les mêmes noms, les mêmes élégances, un Paris en miniature. Et de toutes nos mondaines celles qui paraissent les plus lasses après tant de fêtes hivernales sont les plus follement en train devant une nouvelle série de plaisirs.

Plaisirs et agitation ! Briller, paraître, trépider, ne pas se sentir vivre, emportées en ce tourbillon fiévreux qui nous prend en pleins Boulevards pour nous transporter un peu partout au hasard de la mode et des saisons : en été, à Aix, à Vichy, à Luchon, à Biarritz ; pour l'automne au milieu des bruyants hallalis dans les châteaux réveillés de leur long sommeil ; en hiver, à la recherche du soleil, sur la Riviera, en Italie, en Egypte, voire même aux Indes, pour nous ramener avec les vertes frondaisons dans ce pauvre Paris qui nous charme d'autant plus que nous lui faisons plus d'infidélités pour qui ne le vaut pas. Mais n'est-ce pas là souvent le propre de l'infidélité ?

Oui, nous sommes en pleine période de mouvement, d'ardeur un peu désordonnée, période de « rubis » comme me l'affirmait gravement un savant joaillier dont la théorie des couleurs et des pierres m'a captivée un instant. Car notre préférence pour une pierre précieuse, n'est pas, le croiriez-vous, le résultat d'un goût quelconque ou d'un caprice banal, mais bien un entraînement mathématique de notre personnalité, de notre tempérament, de l'ambiance. Et la réunion de toutes ces forces latentes, de ces activités cellulaires éparées, constitue un signe des temps... Les pierres de couleur ne sont donc pas une mode vulgaire et en choisissant votre parure d'émeraudes ou de saphirs vous avez obéi, madame, à un fluide mystérieux, à une loi inéluctable.

Le saphir : c'est le calme, l'équilibre parfait ; si l'activité se manifeste plus grande, le vert de l'émeraude vous attire. Avec plus d'ardeur, plus



M<sup>me</sup> Andrée MEGARD (Robe de Redfern) Ph. Reutlinger

d'agitation, nous arrivons au rouge, au rubis, pierre préférée des brunes.

Entraînement personnel, influence de la masse, de l'époque, la génération actuelle atteindrait, paraît-il, les limites des vibrations intenses et doit faire place à une génération plus appauvrie, plus modérée. Nous revenons à l'émeraude...

A quand le saphir, symbole de la sagesse ?

LAURENCE DE LAPRADE



## L'Exposition Canine

L'exposition canine de cette année a été plus élégante, plus mondaine que toutes celles qui l'ont précédée.

Merveilleusement organisé dans le délicieux cadre des Tuileries, par la Société Centrale pour l'amélioration des races de chiens, ce *dog show* a



M<sup>me</sup> la Comtesse A. de MARCÉ, et son bouledogue Sidi  
Ph. J. Delton

réuni plus de 1300 toutous, pour la plupart dignes d'un attentif examen. Aussi la vaillante Société Canine, dont le prince de Wagram est le distingué président et dont M. Bouteau est le très compétent secrétaire-général, a droit à toutes nos félicitations.

Les deux dernières journées furent particulièrement brillantes. Leur programme, il est vrai, était des plus séduisants : il comportait, en effet, des concours de chiens de luxe présentés dans le ring par des dames.

Dans la catégorie des chiens à poil ras, Sidi, le bouledogue de la comtesse A. de Marcé fit sensation. Un spectateur offrit même à son heureuse propriétaire de le lui acheter 4.000 francs !... Mais la comtesse A. de Marcé tient à son chien, et elle le garde !... Sidi a d'ailleurs des origines dont il — ou plutôt dont sa maîtresse — a le droit d'être fière, et son pedigree est officiellement enregistré dans le « livre des origines » de la Société Centrale. J'ajouterai que le superbe Sidi est né le 7 octobre 1905 et qu'il est bronze foncé.

Parmi les autres chiens de luxe à poil ras qui ont remporté des prix, je citerai encore :

Les bull-terriers de la princesse Louise de Belgique et de Mme Oudart ; les toy-terriers de Mmes Clasens, Pierson, de Mlle Lemaitre, de Mmes Faure et Bougleux, de la comtesse de Chateaubriand ; le berger allemand de Mlle Le Merre ; l'impérial chinois de la baronne de Bonnault de Sauldre ; le levron de Mme Eschassériaux ; le dalmatien de Mme Anfrie de Chaulieu ; le chi-hua-hua de Mme Souris ; le lévrier de Mme Leroy ; les fox-terriers de Mmes Dubois et Collignon de Meurre ; les tekels de Mmes Pinto, Heydecker et de la marquise de Casteja ; le chinois de Mme Morice ; les brabançons de Mmes Bernheim, Esgaris, Milhaut, Trotter ; le shippeker de Mme Farry ; etc.

Enfin, dans la classe des chiens de luxe à poil long, je mentionnerai, entre autres chiens primés :

Les king-charles de la comtesse de Colloredo-Mansfeld et de Mme Jaurial ; le pékinois de la baronne de Bondeli ; le prince-charles de Mme du Boijs ; les chous-chous de la baronne H. de Roths-

child, de Mme Tréchet ; les volpinis de Mmes Roubeau et Brigtocke ; les japonais de Mlle Stead, de Mmes de Jumilhac, Loonen, de Mlle de Benítez-Alvear, de la comtesse Steffan d'Heinfeld ; les lou-lous de la marquise de Ségur, de Mme Réminiac, de Mlle Jeanne Skultz, de Mme Lannay ; les lévriers russes (barzoi) de Mmes Bloch et de Feure ; les papillons de Mmes Schlehta, Le Bargy, Parize ; les yorkshires de Mmes Lyon-Guynemert-Meier, Georges Johnson, Jeans, de la comtesse de Juéry.

Somme toute, exposition canine très intéressante !  
PAUL MANOURY.

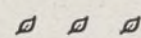


## Les Livres

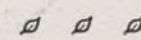
Plusieurs recueils en vers intéressants ont paru le mois dernier. Celui de M. Gabriel Mourey : *Le Miroir*, contient surtout des descriptions, comme il fallait l'attendre d'un écrivain dont l'œuvre entière est caractérisée par une si haute expression de sensibilité dans l'analyse. Mais à côté des *Paysages*, des *Caresses de la Lune*, des *Vieux toits*, des *Fenêtres*, il est des pages de rêverie charmante et pénétrante, comme *L'Offrande* et *Le Verger*. Tout cela est fait d'impressions fortes, exprimées dans une forme souple et libre, avec la plus naturelle distinction.

Avec M. Fernand Séverin, on est en plein idéal : le *Don d'Enfance*, *Un chant dans l'ombre*, *Les Matins angéliques*, la *Solitude heureuse* ; mais la noblesse des pensées, le lyrisme des images donnent assez souvent un charme personnel à ces vers impeccables.

Il y a encore des descriptions dans le *Parc enchanté*, de M. Gabriel Volland, notamment de fort jolis sonnets sur une Dentellière, la Malmaison, etc. Quant à M. Henri Allorge, de qui nous n'avons pu oublier l'originale *Ame géométrique* ni l'expressif *Clavier des Harmonies*, sa muse apparaît singulièrement plus frivole dans le nouveau recueil publié par la librairie Plon : *Comme au temps joli des Marquises*. C'est un frais bouquet de ballades, rondeaux et villanelles, tantôt effrontés, tantôt mélancoliques, toujours finement pensés et joliment écrits. On l'effeuillera dans les jardins, cet été ; et vous verrez que l'automne venu, on en trouvera des exemplaires oubliés aux coins les plus ombragés des pelouses et sur les vieux bancs des terrasses. C'est une fière destinée pour le livre d'un poète que d'être lentement enseveli par les feuilles mortes qui tombent une à une sur les souvenirs d'un été.



Et voici des vers d'un disparu, des vers inédits de Charles Cros : *Le Collier de griffes*. Les poèmes et les nouvelles rassemblés dans ce volume constituent toute l'œuvre littéraire encore non recueillie de Charles Cros et complètent la physionomie poétique, originale et captivante, de l'auteur du *Coffret de Santal*. Même, par la maîtrise peut-être plus personnelle de la forme, par le ton plus âpre et plus mordant qui le caractérise, ce livre posthume ne peut qu'ajouter à la réputation poétique de Charles Cros et contribuer à faire apprécier plus justement par le public ce grand homme encore si méconnu.



C'est un problème intellectuel et passionnel de la plus haute portée que M. Jaloux a mis en lumière dans le *Démon de la Vie*, œuvre âpre et nerveuse, d'une lecture passionnante et qui cependant force à penser. On y suivra avec intérêt le calvaire de l'amoureuse et sincère mademoiselle de Clausel, que se disputent des morales différentes et qui est finalement écrasée par des volontés plus fortes qu'elle. Dans ce dernier livre, l'auteur, dont on connaît les solides volumes d'observation bourgeoise et les romans élégants, a su étudier avec talent un des conflits moraux les plus graves et les plus importants de notre époque de transition.

## Les Théâtres

Le Vaudeville a ouvert ses portes au « Theatre Duke of Yorks » qui, sous la direction de M. Charles Frohman, vient représenter à Paris une pièce de M. Barrie, *Peter Pan*.

*Peter Pan* est un rival heureux de l'immortel *Tire-au-Flanc* de Déjazet. On le joue à Londres depuis quatre ans ! Son histoire est d'ailleurs attendrissante, et vous l'entendriez certes avec un plaisir extrême, si elle vous était contée, fût-ce en anglais. Seulement ce serait peut-être un peu long. *Peter Pan* est un petit garçon qui ne veut pas grandir. Vous devinez à quelles situations dramatiques peut entraîner une telle décision. Mme Pauline Chase, qui a créé le rôle à Londres, joue *Peter Pan* avec beaucoup de charme, d'entrain et de conviction.

### LOUISE DESMAISONS

Une apôtre de la musique russe qui, malgré sa jeunesse, a devancé de longtemps les tentatives de vulgarisation réalisées à l'Opéra et à l'Opéra-Comique à la fin de cette saison.

Mlle Louise Desmaisons, née à Bruxelles de parents français, appartient à une famille où la musique fut toujours en honneur. Encore enfant, ses dispositions se manifestèrent d'une façon tellement évidente qu'elle jouait déjà à huit ans en public, avec un grand succès.

L'enfant-prodige est devenue, après de fortes études, une pianiste infiniment brillante et personnelle, dont les grands concerts, les théâtres et les casinos se disputent le concours. Sortie du Conservatoire à l'âge de dix-huit ans, elle a joué successivement à Blankenberghe, à Bruxelles aux côtés des éminents violonistes Crieboom, Georges Sadler, Angeloty et du violoncelliste Lœvensohn, aux concerts d'Angers, si réputés, puis en ces derniers temps à Londres, à Spa et à Paris.

Entre temps, Mlle Louise Desmaisons a fait applaudir Beethoven, Chopin, Liszt, Schumann, Théodore Dubois et son maître préféré Rachma-



M<sup>me</sup> Louise DESMAISONS

Ph. Klary

ninoff, dans des tournées triomphales en France, en Belgique et à travers le Luxembourg.

Partout, on a fait fête à sa technique admirable, à sa belle virtuosité, à son jeu expressif et infiniment personnel. Ajoutons pour ne rien omettre que la beauté troublante et la distinction de la charmante artiste suffiraient à lui conquérir les auditoires les plus difficiles.

L. VOISIN.